



HAL
open science

Ivo, le petit prêtre (Ivo, der Hajrle), in Auerbach, Grigorovitch, Němcova : trois récits villageois autour de 1848, 6, Editions et Presses Universitaires de Reims, pp.15-87, Héritages critiques

Cécile Gauthier

► **To cite this version:**

Cécile Gauthier. Ivo, le petit prêtre (Ivo, der Hajrle), in Auerbach, Grigorovitch, Němcova : trois récits villageois autour de 1848, 6, Editions et Presses Universitaires de Reims, pp.15-87, Héritages critiques. 2017. hal-04043694

HAL Id: hal-04043694

<https://hal.science/hal-04043694>

Submitted on 23 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

BERTHOLD AUERBACH
IVO, LE PETIT PRÊTRE, 1843

Traduit de l'allemand par Cécile Gauthier¹

1. Cette traduction comporte les huit premiers chapitres du texte original, qui est sensiblement plus long que les autres *Histoires villageoises de la Forêt-Noire* publiées dans le premier volume. Un résumé des derniers chapitres est donné à la fin.



I. LA PREMIÈRE MESSE

Ce samedi après-midi-là, sur la Hochbux, la colline du village, on charpentait et on martelait avec ardeur. Valentin le maître charpentier montait avec ses deux fils un échafaudage pour dresser un autel et une chaire, rien moins que ça ! Gregor, le fils de Christle² le tailleur, devait célébrer ici le lendemain sa « messe de prémices », ainsi qu'on appelle la célébration de la première Eucharistie et le premier sermon d'un prêtre nouvellement ordonné.

Ivo, le plus jeune fils de Valentin, un garçon blond de six ans, aidait son père en prenant un air important. Tête et pieds nus, il grimpeait sur la charpente comme un écureuil. Chaque fois qu'une poutre était hissée, il s'écriait : « Par ici le bois ! », s'arc-boutait et soufflait, comme si c'eût été lui qui devait accomplir le plus gros du travail. Valentin donnait du reste toujours au petit Ivo un « travail » à faire ; il devait enrouler la ficelle autour de la bobine, rassembler le « harnachement » des artisans, mettre en tas les copeaux de bois. Ivo exécutait sa mission avec sérieux et ardeur, comme s'il se fût agi de la tâche la plus exigeante. A un moment, alors qu'il avait dû s'asseoir à l'extrémité d'une poutre chancelante pour la tester, les mouvements de la scie lui causèrent de tels tremblements dans tous les membres qu'il éclata de rire sans pouvoir s'arrêter et faillit tomber ; mais il s'accrocha fermement et s'efforça, en restant immobile, d'exercer sa tâche de contrepoids.

La charpente était presque terminée. Ludwig le sellier s'apprêtait à clouer les tapis. De nouveau, Ivo voulut l'aider, mais l'homme le chassa avec sa rudesse habituelle, et Ivo alla s'asseoir sur le tas de copeaux et se mit à regarder en direction des collines opposées, derrière lesquelles se couchait un soleil rougeoyant. Il entendit alors son père siffler, sauta à terre et se précipita vers lui.

« Père », dit Ivo, « si seulement un jour je pouvais aller à Hochdorf³. »

« Pourquoi ? »

« Regardez, c'est tout près du ciel, et j'aimerais bien monter un jour tout là-haut. »

2. Le suffixe « le », très fréquent comme le montre la suite du texte, a une valeur diminutive. Cette note, et les suivantes, sont de la traductrice, mais seront signalées également quelques-unes des notes présentes dans le texte original ainsi que dans la traduction libre faite par Emm. Perrot en 1852 (*Ivo, le fils du charpentier, ou une vocation au village. Scènes de la Forêt Noire*, Paris, Garnier frères).

3. Hochdorf signifie le « village du haut ».

« Mais petit bêta, ce n'est qu'une impression ; après Hochdorf, il y a encore du chemin jusqu'à Stuttgart, et de là, c'est pareil, on est encore loin du ciel. »

« Loin comment ? »

« On y arrive seulement quand on est mort. »

Conduisant son jeune fils de la main droite, et portant ses outils de la main gauche, Valentin traversa le village. Partout on astiquait et on nettoyait, les tables et les chaises étaient sorties devant les maisons ; car chacun, en vue du saint événement du lendemain, attendait des visiteurs venant de villages plus ou moins éloignés.

En passant devant la maison de Christle le tailleur, Valentin porta la main à sa casquette, prêt à la retirer si quelqu'un apparaissait ; mais personne ne regardait dehors, la maison était aussi silencieuse qu'un couvent. Des paysannes entraient dans la maison, portant des récipients sous leur tablier, d'autres en sortaient avec des récipients vides sous le bras ; elles se saluaient en silence ; elles avaient apporté les cadeaux de noce pour le jeune prêtre, qui allait le lendemain publiquement épouser sa sainte fiancée, l'Eglise.

La cloche du soir retentit, Valentin lâcha la main de son fils, qui joignit promptement ses menottes ; Valentin lui aussi croisa les mains sur ses lourds outils et récita un Ave. — —

Le matin suivant, une claire journée se leva sur le village. Tôt le matin, Ivo fut habillé avec soin par sa mère, d'une veste⁴ neuve en velours de coton rayé, avec des boutons qui lui semblaient être en argent, ainsi que de courts pantalons de cuir tout propres ; il devait porter le crucifix. Gretle, la sœur aînée d'Ivo, le prit par la main et l'emmena dans la rue, pour « faire de la place à la maison ». Elle lui enjoignit de ne plus revenir dans l'immédiat, puis elle s'empressa de retourner vaquer à ses occupations. Ivo s'engagea dans le village, il y avait partout dans les rues des hommes et de jeunes garçons qui allaient par petits groupes ; ils n'avaient pas fini de se faire beaux, et paraient, sans veste ni veston, en manches de chemise blanches. De tous côtés des femmes et de jeunes filles bondissaient d'une maison à l'autre, elles aussi sans corset, les cheveux à moitié défaits, tenant à la main une ceinture flottante de couleur rouge. La sœur d'Ivo lui paraissait cruelle et tyrannique de l'avoir ainsi chassé de la maison. Il aurait lui aussi tellement aimé, comme les grandes personnes, n'être encore qu'à demi-apprêté pour apparaître ensuite, au son des cloches, paré de tous ses atours ; mais il n'osait pas retourner à la maison, pas plus qu'il n'osait chercher un endroit où s'asseoir, de peur d'abîmer ses habits. C'est avec précaution qu'il arpenta ainsi le village. Des charrettes, les unes à la suite

4. Ivo porte une veste bavaroise, appelée « Janker ».

des autres, amenaient des paysans et paysannes venus d'ailleurs, on sortait des chaises hors des maisons pour les aider à descendre, et on les accueillait chaleureusement. Tous en ce jour affichaient un air réjoui et supérieur, telle la population qui fait un triomphe au héros victorieux issu de ses rangs. Depuis l'église jusqu'à la Hochbux, la rue était jonchée d'herbe et de fleurs qui exhalaient de savoureux arômes. Le bourgmestre sortit de chez Christle le tailleur, et il recoiffa son chapeau dès qu'il fut dans la rue. Soges portait un sabre attaché à un baudrier reluisant.

À leur suite venait la femme du bourgmestre qui donnait la main à Bäbele, sa fillette de six ans. Bäbele était apprêtée à la façon d'une fiancée. Elle portait sur la tête le chapeau traditionnel avec la petite couronne, et était habillée de façon absolument somptueuse; c'est que Bäbele, dans sa jeunesse virginale, incarnait la fiancée du jeune prêtre.

Le premier coup de cloche retentit et, comme par magie, les groupes d'hommes en bras de chemise se dispersèrent d'un seul coup, rentrèrent chez eux pour s'habiller convenablement, et Ivo se rendit à l'église.

Au son des cloches le cortège s'ébranla enfin et sortit de l'église. Les bannières flottaient au vent, l'orchestre de village, venu spécialement de Horb, retentissait, entrecoupé par les prières des hommes et des femmes. Ivo, portant le crucifix, marchait à l'avant à côté de l'instituteur. Sur la colline l'autel était tout décoré, les calices, les lampes, les habits scintillants des saints étincelaient dans la lumière du soleil et, à perte de vue, sur toute la lande et les prés, s'étendait la foule des fidèles recueillis. Ivo osait à peine regarder le prêtre⁵, qui montait les marches de l'autel, dans une aube brochée de fils d'or, la tête découverte, parée seulement de la couronne dorée, inclinant profondément son pieux et pâle visage au son de la musique, ses petites mains blanches posées l'une au-dessus de l'autre sur la poitrine. Il avait été précédé par Bäbele la fille du bourgmestre qui, telle une fiancée, tenait dans sa main une bougie allumée, ceinte de romarin. Elle se plaça à côté de l'autel. La grand-messe commença, et lorsque retentit le tintement de la cloche, tous les visages se baissèrent, il n'y eut plus aucun bruit à la ronde; seul un groupe de pigeons prit son envol juste au-dessus de l'autel, et on perçut les battements d'ailes et les gazouillements que l'on entend habituellement quand cet oiseau est en vol. Pour rien au monde Ivo n'eût voulu lever les yeux, car il savait bien que le Saint Esprit descendait en ce moment même pour accomplir la mystérieuse transformation du vin en sang et du pain en chair, et qu'aucun œil mortel ne devait s'élever vers lui sous peine d'être aveuglé.

5. Le terme employé est « Hajrle », accompagné d'une note en allemand: « Herrlein, Pfarrer ». Ce mot, que l'on retrouve dans le titre *Ivo, der Hajrle*, désigne en langue souabe un jeune homme issu du monde paysan, qui s'élève socialement par son accession à l'état ecclésiastique.

L'abbé de Horb monta alors en chaire et s'adressa solennellement à cet officiant novice.

Là-dessus celui-ci, à son tour, monta en chaire. Ivo était assis non loin sur un tabouret ; le bras droit appuyé sur le genou et le menton dans la main, il écoutait avec ardeur. Il ne comprenait que très peu de choses, mais ses yeux ne pouvaient se détacher des lèvres et de l'expression du prédicateur qui exprimaient une telle sincérité, et dans son affection enfantine, il était tout à Dieu et au bon prêtre.

Lorsqu'ensuite, accompagné par le son répété des cloches et les tonalités victorieuses de la musique en cours, le cortège se remit en marche vers l'église, Ivo se saisit du crucifix fermement, des deux mains : on eût dit qu'il voulait porter haut devant lui le Seigneur son Dieu, avec une énergie renouvelée.

Dans la foule qui maintenant s'éparpillait, tous parlaient avec ravissement du jeune prêtre, et du bonheur dont pouvaient se vanter les parents d'un tel fils. Christle le tailleur et sa femme, transportés de félicité, montaient l'escalier couvert menant à la colline de l'église. D'habitude on prêtait pourtant peu attention à ces gens, mais aujourd'hui tous, avec une vénération hors du commun, s'empressaient auprès d'eux pour les féliciter. La mère du jeune prêtre remerciait avec des yeux illuminés de larmes, des pleurs de joie l'empêchaient de parler. – Ivo entendit sa cousine de Rexingen, qui s'était déplacée pour ce saint événement, dire que les parents de Gregor allaient désormais devoir le vouvoyer.

« C'est vrai, mère ? » demanda-t-il.

« Pour sûr », fut la réponse, « maintenant il est supérieur aux autres. »

Malgré le ravissement général, on n'omit pas de commenter les bénéfices concrets pour Christle le tailleur. On disait qu'il était désormais déchargé de tout souci jusqu'à la fin de ses jours ; Kordele, la sœur de Gregor, allait être « gouvernante » et Gregor était une bénédiction pour toute sa famille, et faisait l'honneur de tout le village.

Ivo rentra à la maison, entouré de ses parents qui le tenaient chacun par la main.

« Père », dit-il, « Gregor devrait être prêtre ici. »

« Ca ne marche pas comme ça, on ne devient jamais prêtre là où on est né. »

« Pourquoi ? »

« Encore un de tes stupides “pourquoi” ! Parce que c'est comme ça », répliqua Valentin. Mais la mère répondit : « Parce qu'il serait lié à trop de gens au village et ne serait pas impartial. »

Elle ne savait ni ne pouvait expliquer à l'enfant que cela nuirait à la sainteté de la charge du prêtre et au respect dû à sa personne si les habitants connaissaient ses origines humaines et la manière dont il avait grandi.

Valentin dit cependant après quelques minutes de silence :
« Un prêtre a quand même la belle vie. Il n'a pas les mains calleuses à force de labourer, ne se casse pas le dos en se baissant pour couper, et sa grange regorge pourtant de céréales ; il s'allonge sur son canapé, réfléchit à son sermon et fait le bonheur de toute sa famille. Ivo, si tu es sage, toi aussi tu peux devenir prêtre. Le voudrais-tu ? »
« Oui », répondit Ivo d'une voix assurée, et il regarda son père en ouvrant de grands yeux, « mais il ne faudra pas que vous me disiez "vous" », ajouta-t-il.
« Ce n'est pas pour tout de suite », répondit Valentin en riant.
Après le déjeuner Ivo s'installa derrière la table, sur le banc, dans le coin sous le crucifix, à la place du père. Il commença à bouger doucement les lèvres, puis se mit à prêcher à haute voix. Il débitait avec gravité les propos les plus variés et ne s'arrêta que lorsque Valentin lui caressa gentiment la main en disant : « Allez, ça suffit maintenant. »

Mais la mère prit Ivo sur ses genoux, le cajola, l'embrassa et dit à moitié en pleurs : « Ô sainte Mère de Dieu ! J'aurai assez vécu, si Notre Seigneur m'accorde de voir le jour où tu célèbreras ta première messe » ; puis, secouant la tête, elle ajouta à voix basse : « Mon Dieu, pardonne-moi mes péchés, encore une fois je pense trop à moi-même. » Elle remit son fils à terre et posa la main sur sa tête.

« Et alors comme ça », dit Ivo, « notre Gretle sera ma gouvernante, et je lui ferai porter des vêtements de ville comme en a la cuisinière du prêtre ? »

La bonne cousine Magdalena de Rexingen donna à Ivo un kreutzer⁶ pour son sermon. Puis il courut retrouver le valet de ferme assis devant la maison, sous le noyer, et il lui raconta qu'il allait devenir prêtre. Nazi se contenta de hocher la tête et enfonça dans sa pipe le tabac incandescent qui en débordait.

L'office de midi ne fut ni aussi solennel ni aussi suivi que le précédent, la prière avait atteint ses limites le matin.

Le soir venu, le jeune prêtre déambula dans le village accompagné du chapelain et de plusieurs autres prêtres. Les habitants assis devant leur maison se levaient tous pour le saluer amicalement ; les vieilles femmes lançaient des sourires au jeune prêtre, comme si elles avaient voulu lui dire : « On te connaît et on t'aime bien ; tu te souviens du jour où je t'ai donné une poire ? Ca fait longtemps que je le prédis, que Gregor va devenir un grand homme. » Les jeunes garçons retiraient les sifflets de leur bouche et enlevaient leur casquette, et les jeunes filles se réfugiaient dans les maisons, se poussaient du coude, et jetaient en cachette des coups d'œil dehors. Les

6. Perrot précise en note que « le kreutzer est une pièce de monnaie de la valeur de 3 à 4 centimes. », *op. cit.*, p. 80.

enfants en revanche s'approchaient, tendaient la main à Gregor et baisaient la sienne.

Ivo lui aussi s'approcha. Le jeune ecclésiastique sentit peut-être le tremblement du garçon et la piété de son fervent baiser, il retint sa main plus longtemps, lui caressa la joue de l'autre main et dit :

« Comment t'appelles-tu, cher enfant ? »

« Ivo. »

« Et ton père ? »

« Valentin, le maître charpentier. »

« Salue bien ton père et ta mère de ma part, et sois bien pieux et sage. »

Ivo resta là comme envoûté, longtemps après que les hommes furent partis ; il avait l'impression qu'un saint lui était apparu et avait parlé avec lui. Il fixa longuement le sol, d'un air absent, puis, jubilant, faisant de grands bonds, il s'empressa de rentrer à la maison où il raconta toute l'histoire.

La famille au complet était assise sur le bois de charpente sous le noyer, Nazi non loin, sur une pierre devant la porte de la maison. Ivo s'approcha de lui et raconta de nouveau la rencontre qu'il avait faite, mais le domestique était ce jour-là d'humeur renfrognée, et Ivo revint s'asseoir aux pieds de son père.

La nuit était tombée, on parlait peu, seul le menuisier Koch dit : « Je voudrais bien voir où vous allez trouver de l'argent à moins de 5% ». Personne ne répondit.

Ivo leva subitement les yeux vers son père, son regard était éclairé par une paisible lumière, nul ne pouvait deviner ce qui animait cette jeune âme.

« Père », demanda Ivo, « et le prêtre, le fils de Christle le tailleur, est-ce que lui aussi, il dort comme les autres gens ? »

« Oui, mais pas aussi longtemps que toi ; quand on veut devenir prêtre, il faut se lever tôt, prier et étudier. Et maintenant, en avant – marche ! Au lit ! »

La mère accompagna Ivo à l'intérieur, et dans la prière du soir qu'il lui récita, il inclut spontanément, à côté des noms de ses proches parents, celui du prêtre.

Cette messe de prémices eut des conséquences tout à fait immédiates. Dès le lendemain, Hansjörg, que nous connaissons bien depuis l'épisode de la Pipe de guerre⁷, se rendit avec son fils Peter à Horb, chez l'abbé. Le riche Johannesle von der Bruck, surnommé « le Malpropre », amena lui aussi son Constantin, un enfant éveillé et réfléchi. Les deux garçons allaient désormais faire leurs classes à l'école latine, quant à Ivo, il était encore trop jeune.

7. Le narrateur renvoie ici à un autre récit du recueil, « Die Kriegspfeife » (« La Pipe de guerre »).

Nous retrouverons les deux garçons bien plus tard, pour l'heure restons aux côtés d'Ivo afin d'observer aussi attentivement que possible toute sa jeunesse.

II. LE MAÎTRE D'ÉCOLE

Le maître d'école était intelligent, mais également violent; il avait du goût et du talent pour la musique. Il exerçait peu d'influence sur Ivo – un homme seul avec cent vingt enfants ne peut du reste pas en exercer beaucoup. Le meilleur maître d'Ivo, qui l'eût cru! était Nazi, qui ne savait pas écrire, et à peine lire.

On qualifie chez nous les domestiques de « gardiens du foyer », ce qui désigne de façon juste leur importance. Si, même en ville, ils tissent de façon souterraine le destin familial, c'est encore plus le cas au village, où toute la vie de la maisonnée est vécue en commun, travail et plaisir mêlés. Dès lors que dans un foyer bien ordonné les parents et le personnel cohabitent en paix, on peut abandonner les enfants à l'influence des domestiques avec d'autant moins de risque qu'on connaît parfaitement ceux-ci.

De Nazi en tous les cas il n'y avait assurément rien à redouter. C'est dans la mangeoire que Nazi se hissait sur sa chaire de professeur, une meule de foin, et qu'il répondait aux questions appliquées de son élève, ou lui racontait de merveilleuses histoires.

La compagnie que Nazi préférait était celle des bêtes, mais, s'il pouvait bel et bien leur parler et que le cheval aubère en particulier comprenait le langage des hommes, il était néanmoins impossible d'en recevoir une véritable réponse, même en parlant beaucoup; alors qu'Ivo pouvait au moins battre des mains tout à coup et s'écrier « Ho! Seigneur Jésus⁸! » C'est pourquoi Nazi aimait bien avoir le garçon auprès de lui. Tel un poulain qui court en liberté aux côtés du cheval attelé et fait toutes sortes de bonds, ainsi Ivo, sans cesse bondissant, accompagnait Nazi partout où celui-ci voulait aller.

Quand ils étaient assis tous les deux sur la paille et que Nazi racontait les histoires de Peter-Pomme de pin, du petit homme du genévrier, ou de la demoiselle enchantée d'Isenburg, les bruits sourds de mastication faits par les animaux faisaient un accompagnement sinistre à la parole de Nazi. Ce

8. En allemand: « Herr Jerem ». Cette formulation, où l'on retrouve sans doute la terminaison de l'accusatif latin (contraction de « Jes[um] [Salvator]em »), permettait de ne pas nommer directement « Herr Jesus » oder « Herrgott », peut-être pour obéir au troisième commandement recommandant de ne pas invoquer le nom de Dieu en vain. On peut citer également la formulation « Herr Jemine » pour « Herr Jesus Domine ». Je remercie pour ces éclaircissements Agnes Maier, responsable du musée Berthold Auerbach de Nordstetten.

sont surtout les histoires de Peter-Pomme de pin, qui, par malice, coupe les cimes des jeunes sapins perdant encore leur sève et se voit condamné, comme meurtrier des arbres, à errer sur le versant de l'Egelsthal, et celle du petit homme du genévrier, qui a un œil gris et un œil noir dont il inverse les couleurs chaque année, ce sont ces histoires que Nazi devait souvent raconter ; en effet les enfants ne se lassent pas si vite qu'ils veuillent sans cesse quelque chose de nouveau.

Ces répétitions mettaient pourtant Nazi dans une situation difficile, car dès qu'il ne savait plus quelque chose avec précision, ou qu'il voulait le raconter un peu autrement, Ivo intervenait : « Eh, mais ça n'est pas ça ! » Alors Nazi le prenait sur ses genoux en disant : « Tu as raison, je n'arrive plus à bien m'en souvenir. Quel idiot je fais, j'ai tellement de choses qui me trottent dans la tête », sur quoi Ivo s'empressait de raconter la suite, si bien que Nazi était ravi des dispositions de son élève.

Mais souvent aussi, ils parlaient ensemble de tout ce qui a trait à la vie et que les enfants des villes ne comprennent et ne connaissent que bien plus tard : la richesse et la pauvreté, la loyauté et la fausseté, le commerce et les choses qui s'y rapportent ; en effet dans un village tout est toujours public, ce qui se passe à l'intérieur des maisons est connu de tous, des petits comme des grands.

Ivo revenait un jour de la menuiserie avec son père.

« Père » demanda-t-il, « pourquoi donc est-ce que notre Sauveur n'a pas fait les arbres rectangulaires, pour qu'on n'ait pas besoin de les abattre ? »

« Pourquoi ? Petit idiot, mais dans ce cas les charpentiers ne serviraient à rien et on n'aurait pas non plus de copeaux. »

Ivo restait silencieux, et le père songea que, tout de même, le garçon avait vraiment une tête bien faite et qu'il était injuste de le rabrouer de la sorte. C'est pourquoi il dit après un moment :

« Ivo, ces choses-là, il faut les demander au maître d'école ou à monsieur le curé. Tiens-le-toi pour dit. »

C'était sage de la part de Valentin. Seuls quelques rares parents sont assez avisés et intelligents pour envisager cette réponse, la seule appropriée, à leur éventuelle ignorance.

Mais Ivo ne questionna pas le maître d'école, et pas plus le curé. Il alla voir Nazi et dit : « Tu le sais, toi, pourquoi notre Sauveur n'a pas fait les arbres rectangulaires, tout prêts pour faire des planches ? »

« Parce qu'on a besoin de bois pour bien d'autres choses encore que pour les planches. »

Ivo en resta tout étonné : c'était encore autre chose, comme réponse !

Du fait de cette proximité avec Nazi, Ivo n'avait pas d'ami parmi les enfants de son âge ; mais en retour Nazi le considérait comme son confident et, quand il lui faisait des caresses, il lui disait : « Ma chère âme ! » Dans les moments de grande complicité, il lui parlait aussi beaucoup de son Hellauf, le chien qu'il avait eu, dans le temps, pour garder les moutons, et qui « était plus sensé que dix docteurs réunis ». « Je te le dis », affirmait Nazi, « Hellauf devinait mes pensées les plus secrètes ; quand il me voyait, il savait immédiatement ce que je voulais. Est-ce que tu as déjà observé attentivement ce genre de chiens ? Ils ont souvent une face où se lit le chagrin, exactement comme si elle disait : j'ai envie de pleurer, parce que je ne peux pas parler avec toi. Quand je regardais mon Hellauf comme ça, il se mettait à aboyer et à pleurnicher et finissait même par fermer les yeux, ce qui m'atteignait jusqu'au fond de l'âme. Si je lui disais quelques mots de fâcherie, il ne mangeait plus rien de la journée, c'est un animal qui n'était pas fait pour ce monde, il était trop bon. »

« Est-ce que les chiens aussi vont au paradis ? », demandait Ivo.

« Je ne sais pas, ça n'est écrit nulle part », répondait Nazi.

Cela faisait particulièrement plaisir à Nazi qu'Ivo, lui aussi, aime si ardemment les animaux ; et de fait les gens très âgés et isolés ou encore les enfants, qui les uns comme les autres ne savent pas quoi faire de leur amour, tournent leur sympathie vers les animaux. Ceux-ci ne forment pas d'exigence, on a peu de devoirs envers eux, et, surtout, on ne rencontre jamais chez eux cette résistance que les enfants, jeunes ou moins jeunes, ne peuvent supporter.

« Cette truie est bien à plaindre », dit un jour Ivo, « elle n'est sur terre que pour finir à la boucherie ; les autres animaux au moins, on peut s'en servir sans les tuer. » Nazi acquiesça avec amusement. Après un temps de silence, il dit : « D'ailleurs si ça se trouve, c'est pour ça que les truies crient et hurlent si fort quand on les tue. »

A cause de ses diverses questions, de ses remarques et de ses propos, Ivo passait, dans tout le village, pour un « garçon amusant et éveillé ». Personne ne soupçonnait ce qui l'avait mis en éveil. Cependant l'instituteur n'était pas content de lui, car jamais, comme le veut le règlement de l'école, il ne rentrait sagement à la maison, mais il restait toujours à s'amuser et à crier comme un possédé. Pauvres enfants ! ils doivent demeurer assis, serrés et comprimés, pendant des heures ; quand la leçon est enfin terminée, c'est plus fort qu'eux, ils ont besoin de se secouer et de laisser éclater leur allégresse à l'air libre. C'est pourquoi souvent, vers onze heures, on a l'impression qu'arrive une armée de sauvages.

Personne ne doutait qu'Ivo ne devienne un jour un bon prêtre, il était d'ailleurs pieux et bien élevé. Valentin se vanta même un jour à l'auberge de l'Aigle que son Ivo surpasserait de beaucoup Peter le fils de Hansjörg et Constantin le fils de Johannesle.

Mais il avait encore du temps pour ça.

III. AMOUR D'ENFANCE

A côté de chez Valentin vivait Michel, le fils de Schackerle, un homme pauvre qui n'avait pour toute richesse que ses enfants, dont la cadette s'appelait Emmerenz ; la femme du charpentier était sa marraine, et Emmerenz passait presque toutes ses journées chez celle-ci, elle y prenait ses repas et n'était chez ses parents que pour dormir. Emmerenz avait presque le même âge qu'Ivo et les deux enfants étaient inséparables. Même si pour cette raison Ivo était traité de « coureur de jupons » par ses camarades d'école, peu galants, il ne quittait pas pour autant Emmerenz. Ils possédaient même en commun un « Maunkel » ; c'est ainsi que l'on appelle un trésor constitué de fruits cueillis et cachés, dans le plus grand secret, au milieu du foin, et qui n'est pas très différent des provisions faites par le hamster des blés. Les enfants s'asseyaient donc en cachette auprès de leur trésor, dans un ravissement silencieux. Ivo passait déjà pour un homme du fait qu'il savait compter jusqu'à cent. Il comptait les pommes, les poires et les quetsches. Emmerenz l'écoutait avec dévotion et répétait les chiffres à voix basse. Les fruits entamés et ceux qui se trouvaient en nombre impair étaient divisés en parts égales pour être mangés. Mais il y avait aussi souvent des disputes et leur association était alors aussitôt dissoute.

Cependant cette séparation ne durait jamais plus d'un jour, sans quoi ils n'auraient plus eu la possibilité de commenter ensemble leur richesse.

Mais de grands changements attendaient les deux enfants ; Ivo reçut de Nazi un fouet, et Emmerenz apprit à tricoter.

En ville les enfants reçoivent un tambour ou une épicerie miniature, ils jouent donc au soldat ou au marchand jusqu'à ce que la vie devienne vraiment sérieuse ; à la campagne c'est avec le fouet qu'on commence à jouer au paysan.

Ivo se tenait maintenant souvent sur la charrette vide devant la maison, faisait claquer le fouet en direction du timon vide et criait : Hue, hue dia, hue ho ! A son retour de l'école, il devait ranger sur l'escabeau derrière le poêle son ardoise et sa règle, et pourchasser dans la rue les poules et les oies. Un jour, à midi, alors qu'il folâtrait ça et là, il vit Emmerenz assise avec son tricot sous le noyer. Non loin d'elle son petit chat noir, appelé « le Minet », était allongé au soleil, haletant et tout affairé à se lécher. La

ronde et blonde fillette nouait les mailles avec tant de zèle qu'elle n'osait pas lever les yeux ; un sérieux très inhabituel contractait ses lèvres, comme s'il se fût agi de tricoter une veste en laine pour Hiver, ce bonhomme de neige grand comme une montagne.

Ivo resta un moment debout en silence à côté d'Emmerenz, à la regarder, puis il dit : « Tu tricotes des chaussettes pour ton chat ? » Emmerenz ne répondit pas et continua à tricoter sans s'interrompre. Ivo fut alors chatouillé par son esprit taquin, il arracha prestement les aiguilles du tricot et s'enfuit en bondissant.

Emmerenz se leva d'un coup et lui jeta une pierre ; mais comme, à la façon des filles, elle ne la souleva pas au-dessus de son épaule mais se contenta de la lancer devant elle, la pierre retomba à trois pas à peine. Après avoir ramassé les aiguilles, elle repartit à la maison en pleurant.

L'après-midi Ivo s'empressa de faire oublier sa cruauté, il apporta à Emmerenz un morceau de verre bleu, provenant d'une bouteille cassée. Chacun tour à tour regarda le soleil à travers le verre en s'écriant : « Ah là là, que c'est joli ! » Ivo enveloppa le joyau dans un morceau de papier et l'offrit à Emmerenz.

Il vint un jour au village un homme qui, comme jadis l'audacieux chasseur de rats, attirait tous les enfants dans son sillage ; je veux parler de « l'homme aux Saintes Images », qui négociait avec les enfants des images peintes en échange de morceaux de verre brisés. Ivo courut à travers toute la maison, en quête de cette scintillante monnaie d'échange, et il en apporta le prix à Emmerenz.

Mais nous ne rencontrons pas seulement les enfants ensemble lorsque le soleil brille : c'est également le cas les jours de pluie.

Dans un ravissement intérieur, le vieux Valentin regardait par la fenêtre, car on peut très aisément, sans pensée ou raison particulière, contempler quand même la pluie dans un ravissement silencieux, le corps et l'esprit en sont effleurés comme par un brouillard délicieusement léger et délicat, et de la même façon qu'on contemple en rêvant les jeux ondoyants d'un fleuve, de même peut-on regarder les gouttes s'écouler des toits de tous les côtés ; tout ce qui nous environne, même l'air qui circule paisiblement, a acquis une voix et une forme.

Ivo et Emmerenz s'étaient réfugiés dans la grange ouverte, accompagnés par le petit Jakobe, le garçon du bourgmestre, âgé de trois ans. Les poules avaient également cherché un abri, elles se tenaient aux côtés des enfants, la mine toute déconfite, s'ébrouant à intervalles réguliers. Le petit chat noir à son tour s'approcha furtivement de la maison en rasant les murs, il allait si doucement, marchait avec tant de précaution en secouant sa

patte à chaque pas, qu'on ne remarqua nullement sa venue jusqu'à ce que les poules se mettent à caqueter ; mais il disparut rapidement par la petite fenêtre ouverte de l'étable.

Au début il pleuvait si faiblement que seule l'obscurité de la fenêtre ouverte dans le toit en face permettait de remarquer qu'il tombait des gouttes ; mais rapidement les clapotis se firent violents et Ivo dit : « Ah ! ça va faire du bien à mes œillets dans le jardin. » – « Bien, jardin », répéta le petit Jakobebe. Puis Ivo ajouta : « Ah, ça va faire un grand ruisseau. » – « Grand ruisseau », répéta de nouveau le petit Jakobebe, Ivo lui fit les gros yeux puis il se mit à chanter en donnant des coups à Emmerenz :

*Il tombe, il tombe des gouttes,
Il faut donner des coups aux filles,
Transporter les gars en calèche,
Jeter les filles dans le Neckar.*

Emmerenz se dégagea et se mit à chanter, donnant à son tour des coups à Ivo :

*Il tombe, il tombe des gouttes,
Il faut donner des coups aux gars,
Coucher les filles sur un lit doré,
Et les gars sur un lit d'épines.*

Des paysans, fuyant le mauvais temps, passaient en criant avec des sacs vides sur la tête ; les enfants se moquaient d'eux et criaient de même : « Hue cocotte ! » Emmerenz restait là, la tête penchée à droite et les menottes serrées l'une sur l'autre sous son tablier ; mais au moment précis où la pluie fut au plus fort, Ivo la poussa sous la gouttière. Le petit Jakobebe bondit de lui-même dehors, lançant en quelque sorte un défi à la pluie ; il baissa cependant la tête en clignant des yeux comme s'il ne voulait pas qu'elle l'atteigne trop violemment. Son tablier sur la tête, Emmerenz faisait de grands efforts pour retourner sous le toit mais Ivo exerçait une garde sévère et ce n'est qu'en la voyant pleurer qu'il l'autorisa à entrer.

La pluie s'arrêta enfin, le soleil brilla d'une vive clarté et les enfants se mirent à gambader avec une joie sans nom ; on eût dit que l'air vivifié avait également réanimé ces jeunes plantes humaines. Des torrents bruns s'étaient formés le long des rues, les enfants y faisaient flotter des copeaux de bois en guise de radeaux, et ils pataugeaient avec délectation dans l'eau à la recherche de fer. Ivo, qui avait sans cesse de nouvelles idées, voulut

construire une roue de moulin, mais bien avant que la roue ne fût terminée, l'eau s'était déjà écoulée.

Que cela est fréquent ! Nous échafaudons des plans pour réguler le cours de nos vies, et avant même que l'échafaudage ne soit qu'à moitié terminé, tout est déjà sec et tari.

Aussi taquin qu'Ivo pût être parfois avec Emmerenz, il ne laissait pourtant personne lui faire de mal. Un jour qu'il sortait de l'école et rentrait à la maison, il vit Emmerenz poursuivie par deux monstres, deux vieilles oies grises. Criant et se lamentant, la jeune fille fuyait, jetant des regards derrière elle. Déjà l'un des monstres avait saisi sa robe et tirait dessus, Ivo se lança alors à l'assaut de la persécutrice, armé qu'il était d'un bouclier, son ardoise, et d'une épée, sa règle, et la contraignit à la fuite, après un combat difficile mais courageux. Puis, avec le sentiment d'avoir été héroïque, il releva Emmerenz qui était tombée à terre, et marcha triomphalement à ses côtés, paré de toutes ses armes.

Nazi lui avait parlé des chevaliers, qui sauvaient les dames sans défense attaquées par des dragons ; il lui semblait désormais être un de ces chevaliers et il en était tout à fait satisfait et réjoui.

IV. LE VEAU MUCKELE ET LES PETITS CANARDS

La maison de Valentin s'enrichit d'un membre sur lequel se portèrent tous les regards ; Valentin en effet ramena du marché d'Oberndorf une jolie génisse. Avant qu'on ne rentre l'animal, les voisins et tous les passants vinrent l'examiner et donner leur appréciation. La mère, Ivo et Nazi vinrent jusque sur le pas de la porte à la rencontre de la nouvelle arrivante. Ivo reçut en cadeau un cheval en bois, puis Valentin, lançant un sourire heureux à la ronde, remit la corde à Nazi, et regarda avec défi les voisins, puis de nouveau cet animal « prodigieux », auquel il donna une tape pour le faire entrer dans l'étable. C'était une belle vache, bien charpentée, en un mot, ce qu'on appelle un fier animal.

Lorsque la place vacante à l'étable fut de nouveau occupée, Ivo, serrant son cheval en bois contre sa poitrine, se hâta d'aller avec Nazi dans l'appentis ; ils apportèrent du fourrage à l'étrangère, mais la bête n'ouvrit pas la bouche et se contenta de grommeler dans sa barbe. Ivo passa la main avec douceur sur ses poils délicats, elle tourna la tête vers le petit garçon et le regarda longuement.

Puis Ivo fit caracoler son cheval en bois, celui-ci n'étant pas sauvage, se trouvait partout chez lui et faisait le fier avec ses plumes de coq sur la tête.

Pendant la nuit Ivo fut brutalement tiré de son sommeil ; il entendait des lamentations qui lui transperçaient l'âme. Les plaintes de la génisse de

l'Allgäu⁹, s'élevaient, toujours plus profondes, des tréfonds de son être, et on aurait dit qu'elle allait passer le reste de sa vie à se lamenter de la sorte.

Ivo écouta longuement la façon dont le cri résonnait, douloureux et lugubre, dans le silence de la nuit. Chaque fois que l'animal faisait une pause, il prêtait l'oreille en retenant son souffle, se disant que la plainte allait enfin cesser, mais elle recommençait toujours. Ivo se décida à réveiller son père.

« Qu'y a-t-il ? »

« C'est la nouvelle vache, elle meugle. »

« Laisse-la donc meugler, dors, grand nigaud, elle a le mal du pays, rien de plus. »

Ivo se cacha les oreilles sous le coussin et se rendormit.

Pendant presque trois jours la génisse refusa toute nourriture, mais elle finit par s'habituer aux autres bêtes de l'étable, s'apaisa et se mit à manger comme elles. Elle se lamenta de nouveau lorsqu'elle perdit la corne aux pattes antérieures ; celles-ci étaient seulement accoutumées à la marche sur la terre tendre des prés, et pas à un si long chemin sur le sol dur de la route.

Ivo aida alors souvent Nazi à bander les pieds de la génisse, il se montrait très humble et plein de compassion envers l'étrangère ; celle-ci répondait de même par toute la sympathie dont elle était capable et Nazi, qui connaissait bien les bêtes, disait : « A mon avis, le garçon vacher qui s'occupait de la vache de l'Allgäu devait te ressembler, Ivo. »

Autant Ivo eut finalement lieu de se réjouir de la présence de la vache de l'Allgäu, autant son cheval en bois lui fut source de chagrin. Au fil du temps, il était devenu tout sale. Ivo courut un jour en catimini à l'abreuvoir, le lava et le nettoya bien, mais revint à la maison en poussant de grandes lamentations, car toutes les couleurs étaient parties.

Ivo apprit donc très tôt le peu de confiance qu'il convient d'accorder aux jouets fabriqués de toutes pièces. La fortune vint cependant compenser de manière heureuse cette perte.

Il arriva que, de nouveau tard dans la nuit, tout le monde dans la maisonnée se trouve sur le pied de guerre à cause de la jeune vache : elle était en train de mettre bas.

Ivo n'avait pas le droit d'entrer dans l'étable, il entendait de l'extérieur une sourde lamentation car les bêtes domestiques avaient elles aussi été frappées par la malédiction et devaient « enfanter dans la douleur ».

Au petit matin, Ivo se précipita dans l'étable. Il vit le joli petit veau, un Stromel, rayé de noir¹⁰, aux pieds de sa mère, la mère l'embrassait et le léchait ; personne ne pouvait l'approcher sans provoquer la colère de la

9. Il s'agit d'une variété de vaches à lait très fréquente dans l'Allgäu, région du sud de l'Allemagne.

10. Dans le texte le mot « Stromel » est accompagné de la note : « Schwarzgestriemt ».

vache, elle ne conserva son calme que lorsqu'Ivo entra et effleura timidement le petit veau ; son premier-né était un fils, et Ivo harcela son père jusqu'à lui faire promettre que le petit veau serait « attaché », c'est-à-dire qu'on le destinerait au labour.

A compter de ce jour, Ivo se trouva toujours dans la cuisine au moment où on réchauffait son breuvage à l'accouchée, et nul autre que lui n'avait le droit de lui présenter le baquet.

Il est rare qu'une joie reste longtemps parfaite, c'est ce qu'apprit également Ivo.

Un jour, alors qu'il rentrait de l'école, il vit un gros chien sur le pas de la porte. Soucieux, il le contourna et gagna l'étable. Là, il aperçut un homme avec une chemise bleue et un foulard à carreaux rouge et jaune négligemment noué au cou, qui tenait à la main le manche d'un bâton de prunelier entouré de fil de laiton.

Ivo vit bien qu'il s'agissait d'un boucher. Le père était à ses côtés et lui disait :

« Je le laisse pour huit florins, mais c'est quand même dommage de le tuer, il a des pattes si puissantes. »

« J'en donne sept florins ! »

Le père hocha la tête.

« Je marche, si vous faites encore un petit effort. »

A peine Ivo eût-il entendu ces mots que tout devint évident. Il jeta ses affaires d'école au pied du mur, bondit dans l'étable, se jeta au cou du petit veau et, l'enlaçant avec force, il s'écria : « Non, mon bon Muckele, ils n'ont pas le droit de trancher ton cher petit cou », il pleurait à chaudes larmes et ne trouvait plus bien ses mots : « Père, père ! Vous m'aviez promis ! »

Le petit veau poussait de grands cris, comme s'il pressentait ce qui était en cours, et la vache tourna la tête et émit un grognement sourd.

Valentin, dans l'embarras, ôta sa casquette, en observa l'intérieur, puis la remit en place. Regardant Ivo en souriant il dit enfin : « Bon, on va en rester là alors, je n'aime pas faire de la peine au petit. Ivo, je suis d'accord pour que tu l'élèves, mais tu vas devoir t'occuper de le nourrir. » Le boucher s'en alla, précédé de son chien qui aboyait comme s'il voulait faire entendre la colère intérieure de son maître. Puis il fondit sur les poules et les oies de Valentin et les dispersa de tous côtés, tel un serviteur se rabat sur les subordonnés des ennemis de son maître pour exercer sa malice.

Ivo était désormais heureux d'avoir sauvé le veau de la mort ; mais sa jeune âme était profondément déchirée à l'idée que son père avait voulu rompre sa promesse. Il oublia néanmoins rapidement cet épisode et c'est

avec une grande joie qu'il conduisait, pendant son temps libre, Muckele sur un bas-côté pour l'y faire paître.

Un après-midi, Ivo était avec son Muckele en lisière des prés dans la charrière, il tenait la corde et faisait manger le veau. D'une voix claire, il chantait un chant que lui avait appris Nazi, un chant vibrant de langueur et de nostalgie :

*Là-haut, tout en haut,
Derrière la porte du ciel,
Se trouve une pauvre âme
Qui regarde en bas tristement.*

*Ma pauvre chère âme,
Viens donc jusqu'à moi ;
Et tes vêtements
Deviendront soudain tout blancs.*

*Si purs et si blancs,
Aussi blancs que neige,
Et nous entrerons tous deux
Au Royaume des Cieux.*

*Au Royaume des Cieux, Royaume des Cieux,
Dans le paradis céleste,
Où se trouvent Dieu le Père,
Dieu le Fils et Dieu l'Esprit.*

Ivo avait à peine fini de chanter qu'il vit Emmerenz, qui revenait de la carrière. Elle poussait des petits canetons devant elle à l'aide d'une branche de sapin desséchée, s'arrêta auprès d'Ivo et laissa les canetons s'ébattre dans le fossé.

« J'arrive de la carrière », expliqua-t-elle, « j'ai eu beaucoup de mal à faire sortir de l'eau mes six canetons¹¹, regarde-les, quatre gris et deux blancs. Maintenant ils ont six jours. Imagine-toi, ma mère a donné les œufs à couvrir à une poule, et maintenant la poule ne veut pas d'eux, elle les laisse courir partout et ne s'en occupe absolument pas. »

11. En allemand, le terme employé est « Wusele », que l'on pourrait traduire par « les agités ». Il provient du verbe « wuseln », qui relève du lexique rural, et est utilisé pour qualifier un comportement ou un mouvement désordonné et précipité. Le mot est accompagné de la note suivante : « A vrai dire, on ne nomme que les jeunes oies de cette façon, les canetons sont appelés "Geitle" », mais Emmerenz utilisait les deux termes à tour de rôle. »

« Ce sont des orphelins maintenant, et c'est toi qui dois être leur mère », dit Ivo.

« Ah, si tu savais comme certains te regardent d'un air implorant, comme ça, de côté ! » Emmerenz imita les petites créatures ; la tête penchée sur le côté, et regardant par en-dessous, elle lança à Ivo un regard caressant. Celui-ci reprit la parole :

« Tu vois, les petits animaux ne peuvent pas rester en place un instant, ils ont sans cesse la bougeotte ; à leur place, j'en aurais le tournis. »

« Je n'arrive pas à comprendre », dit Emmerenz avec un regard songeur, « comment font les canetons pour savoir qu'ils peuvent aller dans l'eau ; si c'était une cane qui les avait couvés, elle leur aurait montré, mais la poule les a laissé aller où ils voulaient, et eux, dès qu'ils ont pu faire trois pas pour filer, ils se sont dirigés vers la carrière, en pataugeant, flic floc, d'un pied sur l'autre. »

Ainsi allaient les pensées des deux jeunes âmes face à la porte secrète de la nature. Il y eut un moment de silence, mais Ivo reprit :

« Les canetons restent en groupe et ne s'éloignent pas les uns des autres ; ma mère dit que les hommes doivent faire pareil, les frères et sœurs sont liés les uns aux autres, et quand la mère poule les appelle, tous les petits poussins se précipitent vers elle. »

« Parlons-en, des méchants poussins ! Ces vilaines grosses bêtes, elles ne se gênent pas pour voler à mes petits canards la nourriture que je leur apporte. Si seulement il pouvait y avoir encore une bonne petite pluie, que ça fasse grandir mes canetons. Pour la nuit, je les mets tous dans un corbillon, personne n'a le droit de les toucher, ils sont si fragiles, et alors ils se glissent tous ensemble dans leur petit lit, comme moi quand je suis chez ma grand-mère ; et ma grand-mère m'a dit que quand ils seraient grands, elle les plumerait et me ferait un coussin avec les plumes. »

Ainsi jasait Emmerenz. Mais Ivo se mit soudainement à chanter :

*Là-haut sur la colline
L'est un cheval blanc,
Les gars qui sont sages
Montent tous au ciel.*

Emmerenz chanta en écho :

*Et les gars bien sages
N'y vont pas tous seuls
Car les sages filles
Y vont bien aussi.*

Ivo chanta de nouveau :

*Là-haut sur la colline,
L'est un homme tout noir,
Qui m'a dévoré tout cru,
En ouvrant sa gueule.*

Puis l'un des enfants commença, relayé par l'autre, et ils chantaient à tour de rôle :

*Mon trésor, regarde donc!
Voici qu'arrive le toutou
Avec une sacoche sur le dos
Et une pipe dans la gueule.*

*N'entends-tu pas l'oiseau chanter?
Ne l'entends-tu donc pas siffler?
Dans le bois, hors du bois:
Mon trésor, montre-toi!*

-
*Ne me conduis pas dans mon champ,
Ne me conduis pas dans mon pré,
Ou je pourrais bien te frapper,
Ou je te frapperai sûrement!*

-
*Oh Appele de Kappelé
Que font tes oies?
Elles barbouillent, elles barbotent,
Avec leur courte queue.*

Les enfants continuèrent ainsi encore un moment, chacun semblant vouloir surpasser l'autre par la richesse de son chant. Pour finir Ivo dit : « Il est temps de ramener tes canetons, je dois y aller aussi. » Une certaine pudeur le retint de traverser le village en compagnie d'Emmerenz ; il redoutait grandement les taquineries de ses camarades.

Ivo laissa un moment s'écouler après le départ d'Emmerenz puis il prit le chemin du retour avec Muckele.

Doué d'une capacité particulièrement fine à ressentir les choses, Ivo projetait ses propres sentiments sur tout ce qui l'entourait, et il constata avec douleur que la vache de l'Allgäu, depuis que son petit était sevré, ne s'en occupait plus guère. Il ne savait pas encore que les animaux ne sont liés à leurs petits

par des soins aimants que pendant la durée où ceux-ci se trouvent dans un rapport de dépendance immédiat et naturel. Aussi longtemps que les oisillons ne savent pas bien voler et aller chercher leur nourriture, aussi longtemps qu'un petit tète sa mère, aussi longtemps dure la relation avec les parents. Une fois arrachés à ce lien naturel, ou bien ayant dépassé cet âge, les parents, en particulier les animaux domestiques, ne connaissent plus leurs petits. Seul l'homme, qui a un lien non seulement physique mais aussi spirituel, avec son enfant, seul l'homme éprouve un amour éternel pour ses descendants.

V. VIE CHAMPÊTRE

Ivo avait une vie très animée, non seulement à la maison, aux côtés des hommes et des bêtes, mais aussi au-dehors, au milieu des blés qui croissaient en silence, et sous les arbres bruissants; le monde entier, et avec lui ses splendeurs et ses joies paisibles, pénétrait, par les portes du paradis grandes ouvertes, dans cette jeune âme.

Si nous pouvions continuer tout au long de la vie à nous enrichir et à gagner en plénitude comme c'est le cas pendant notre enfance, notre destinée serait divine et bienheureuse; mais nous sommes envahis d'un seul coup par le Tout, et il ne nous reste plus qu'à passer notre vie entière à l'analyser, le déchiffrer, l'expliquer.

Pendant les grandes vacances, à l'époque de la moisson et du labour¹², Ivo était presque tout le temps avec Nazi dans les champs. Là, en plein air, il revivait comme jamais, et doublement: lorsqu'il élevait son regard, le bleu de ses yeux semblait une goutte tombée de l'azur du ciel, lequel se déployait avec une paix et une clarté intenses au-dessus des récoltes et des hommes affairés, et on aurait dit que ce petit morceau de ciel, immergé dans un être humain, s'élevait pour rejoindre sa source originelle, infinie.

C'est du moins ce que se dit un jour Nazi, alors qu'il prenait sur ses genoux Ivo, dont le regard était levé vers lui, et qu'il lui embrassait les yeux avec ferveur. Mais il eut immédiatement honte de ces caresses et il se mit à taquiner Ivo et à le tourner en dérision.

Quand on attelait les vaches, Ivo était toujours là pour aider, il plaçait le rembourrage entre les cornes de la vache de l'Allgäu, à laquelle on recourrait désormais pour les travaux des champs; il était content que le joug en bois ne pèse quand même pas trop durement sur la tête des bêtes. Puis il restait dans le champ auprès d'elles, et chassait les taons avec une branche de bois. Nazi l'avait engagé par ses sages conseils à une telle sollicitude pour ces victimes démunies.

12. Le terme « labour » traduit ici le mot « Heberet », dont il est précisé en note qu'il signifie « Pflügen ».

Ivo et Emmerenz montaient souvent sur la charrette, bien avant même que les vaches ou le cheval aubère ne soient attelés, et ils dansaient sur les planches ; puis ils couraient, ravis, dans le pré ; ils s'ébattaient dans la prairie, rassemblaient le foin en tas et s'amusaient à se pousser l'un l'autre dedans.

Chaque fois que Nazi allait aux champs, Ivo était assis à ses côtés sur la charrette, ou bien, seul, tout en haut, les mains posées sur les genoux ; et de même que son corps était secoué par les cahotements de la charrette, son cœur lui aussi bondissait dans son corps. Il regardait le paysage tristement. Comment apprécier la vie intérieure qui s'agite sans bruit dans la poitrine d'un tel enfant ?

Ivo pratiquait aussi la charité depuis son plus jeune âge.

Emmerenz, dont les parents étaient pauvres, devait ramasser dans les champs les épis tombés au sol. Ivo demanda à sa mère de lui coudre un petit sac qu'il s'accrocha autour du cou avec un cordon, et il alla recueillir des épis pour Emmerenz. La mère néanmoins, tout en attachant le sac, lui recommanda de ne pas se faire voir du père, car il se mettrait en colère, disant qu'il ne sied pas à un enfant de famille aisée d'aller glaner aux champs. Ivo regarda sa mère avec étonnement, une profonde expression de désolation se dessina sur son visage mais elle ne dura pas longtemps.

Avec une joie céleste, comme il n'en avait presque encore jamais ressentie, il s'en alla, pieds nus, à travers les chaumes coupants, et ramassa pour Emmerenz un plein sac d'orge. Il s'y trouvait justement au moment où Emmerenz était en train de nourrir les canetons, il imita les petites créatures, leur façon de bondir de tous côtés pour becqueter les grains à la hâte.

Un jour, Ivo accompagna Nazi aux champs. Le cheval aubère, un animal corpulent avec une croupe très rebondie et une crinière blanche qui lui descendait jusque sur le poitrail, était attelé à la herse. Devant la maison du seigneur¹³, un tourbillon souleva dans les airs une colonne de poussière.

« Ma mère me l'a dit », expliqua Ivo, « quand il y a un tourbillon comme ça, c'est que des méchants esprits se sont pris à la gorge. Si quelqu'un se met entre eux, c'est lui qui se fait étrangler. »

« On va encore avoir du mauvais temps aujourd'hui », répondit Nazi, « reste donc à la maison. »

« Non, laisse-moi venir avec toi », répliqua Ivo, en se saisissant de la main rugueuse de Nazi.

Nazi avait bien prophétisé. Ils n'étaient pas depuis une heure dans le champ qu'ils furent surpris par un terrible orage de grêle. Le cheval fut

13. Il y a là une référence à un précédent récit de la Forêt-Noire, « Des Schloßbauers Vefele » (« Vefele, la fille du seigneur paysan », traduit par M. Buchon sous le titre « Geneviève ») : cette maison est appelée la maison du seigneur, car le propriétaire en est un riche paysan, en procès contre le reste des villageois.

prestement détaché de l'attelage, Nazi l'enfourcha, ainsi qu'Ivo, et il rentra au galop à la maison. C'était devenu si sombre que la nuit semblait être tombée. Ivo se serra tout peureux contre Nazi, et dit: «N'est-ce pas que ce sont les méchants esprits du tourbillon qui ont provoqué ce mauvais temps?»

«Il n'y pas de méchants esprits, il n'y a que de méchants hommes», répliqua Nazi.

Chose étrange! De peur, Ivo commença à rire bruyamment, si bien que Nazi fut gagné par l'angoisse et la crainte. La frayeur et la joie sont si étroitement liées qu'Ivo, au milieu des tremblements de son âme, éprouvait pour ainsi dire un chatouillement de bien-être.

Ivo arriva à la maison blanc comme un linge et claquant des dents, sa mère s'empressa de le mettre au lit, et ce également pour le dissimuler à la vue du père qui ne tolérait plus depuis longtemps déjà que cet enfant délicat, destiné à la prêtrise, s'en aille aux champs.

Ivo venait à peine de regagner son lit que Nazi lui apporta un flacon de pharmacie, et en versa quelques gouttes qu'il lui donna à boire, à la suite de quoi il sombra dans un doux sommeil, et s'éveilla, après une heure seulement, aussi bien portant qu'auparavant. —

Ivo eut l'occasion d'éprouver une joie sans pareille, lorsqu'il fut autorisé à aller aux champs pendant toute une journée, sans rentrer entre-temps à la maison. Le matin, aux aurores, bien avant la première messe, il partit avec Nazi et le cheval aubère attelé à la charrue, pour se rendre dans le champ de Valentin le plus grand et le plus éloigné, qui se trouvait sur le territoire d'Isenburg dans la vallée de la Würm.

C'était un beau et clair matin d'août, il y avait eu de l'orage pendant la nuit, les arbres et les champs exhalaient un souffle frais et vivifiant. Les fleurs des trèfles, les seules à fleurir dans les champs, semblaient, de leurs yeux étincelants, regarder en direction du soleil, que l'on ne pouvait pas encore voir, bien qu'il fit jour depuis longtemps déjà; il s'était levé de l'autre côté, derrière le Hohenzollern.

On commença vaillamment à pousser la charrue, une odeur rafraîchissante s'éleva de la terre brune et gorgée d'eau. Le cheval aubère sembla bientôt ne plus peiner à la tâche, quant à Nazi, il dirigeait la charrue avec autant de légèreté qu'un nocher manie le gouvernail d'un bateau avançant au fil du courant. Très loin à la ronde tout était lumineux, et, ça et là, on voyait des hommes et des bêtes travailler gaiement.

Lorsqu'on entendit sonner la messe du matin à Horb, Ivo s'immobilisa. Le cheval resta tranquille, la charrue reposa dans le sillon, Ivo et Nazi joignirent les mains; on aurait presque dit que le cheval aubère priait lui

aussi, car il agita la tête plusieurs fois de haut en bas. Puis ils finirent de tracer le sillon jusqu'au bout, et s'assirent à la lisière du champ pour manger un morceau de pain.

« Si jamais aujourd'hui on trouvait un trésor », dit Ivo, « comme Bauer, tu sais, celui dont la mère d'Emmerenz lui a parlé : sous ses pieds, en labourant, il a découvert tout un tas de pièces d'or ; alors j'achèterais une nouvelle robe à Emmerenz et je rembourserais la dette de son père pour leur maison ; et toi, qu'est-ce que tu ferais ? »

« Rien », dit Nazi, « je n'ai pas besoin d'argent. »

Et ils se remirent vaillamment au travail, et leur labeur était ce jour-là si aisé que Nazi entonna un chant, mais un chant qui ne parlait ni de labour ni de semailles ni même du travail des champs. Il chanta :

*Nous sommes les trois sœurs,
Lise, Käthi et Mei,
La plus jeune a laissé entrer le garçon
Dans la maison.*

*Derrière la porte elle l'a caché
Puis père et mère se sont couchés,
De là-derrrière elle l'a tiré.*

*Dans la maison, elle l'a mené,
Dans une chambre l'a fait entrer
Par la fenêtre l'a fait décamper.*

*Droit sur une pierre il est tombé,
Le cœur en deux il s'est brisé
Et l'os de l'épaule s'est cassé.*

*Il a ramené ses morceaux chez lui ;
Ah, ma mère ! quelle chute j'ai subie,
Sur une pierre dure et ferme.*

*Mon fils, tu l'as bien mérité
Au lieu de rester en ce jour au foyer,
Comme les autres garçons de ferme.*

*Il monte alors s'allonger sur son lit,
Et quand sonnèrent les douze coups de minuit,*

La Mort vint s'emparer de lui.

Sur ce Nazi avala un morceau, réajusta son chapeau et se remit à chanter, en souvenir du passé :

*Eh toi, le valet noceur!
Tu es bon pour les liqueurs,
Tu es né pour la danse,
Et n'as pas un sou d'avance.*

*Mais quand je n'ai plus d'argent,
Pourquoi ne pas m'adresser aux gens ?
La patronne continue à verser,
Après que mon verre j'ai vidé.*

*Et quand je n'ai pas payé
Sur l'ardoise c'est noté
Ainsi chacun peut constater
Que je suis bien un débauché.*

*Je suis un débauché, oui da,
Je n'ai personne pour m'aimer,
Ne possède ni maison ni pré,
Ni aucun bout d' terre ici bas.*

Nazi s'interrompit soudain pour crier « Hue ! » au cheval. Il était impossible de savoir s'il avait oublié qu'Ivo était à ses côtés, ou bien s'il ne lui prêtait pas attention. Ce qui est sûr en revanche, c'est que, contrairement à ce qu'on pourrait croire, cette sorte de chansons n'exerce pas d'influence corruptrice sur les enfants des campagnes¹⁴.

Dès sa plus tendre jeunesse Ivo entendait les choses appelées sans détour par leur nom, notamment dans les chants, mais la délicatesse de son âme n'en avait nullement été entachée, bien au contraire cette façon de parler ouvertement et sans dissimulation le laissait tout à fait indifférent.

Ce jour-là, il semblait que Nazi fût rattrapé par toutes sortes de souvenirs et après un temps de pause il se mit à chanter à mi-voix :

*Je suis sur terre depuis déjà quarante ans,
Et j'ai déjà les cheveux grisonnants,*

14. Perrot rectifie dans une note : « Il est vrai qu'elles n'agissent pas autant ; mais il ne serait pas moins à souhaiter qu'on n'en chantât pas de telles. », *op. cit.*, p. 70.

*Donc si nulle femme ne m'est donnée,
Y aura le feu dans la chaumière ;
Oui, si nulle femme ne m'est donnée,
Je sauterai dans la rivière.*

Puis il enchaîna avec un autre chant :

*Ah, mon amour, qu'est-ce que tu as,
De n'pas vouloir parler avec moi ?
En aurais-tu un autre en tête,
Qui t'aide à passer les heures,
Et serait plus cher à ton cœur ?*

*Si à ton cœur il est plus cher
Alors je ferai mon bagage,
Partirai par les rues étrangères,
Et laissant à un autre ma très chère,
Je lui écrirai ce message :*

*Accepte mon salut,
Et sois convaincu
Que je suis un cavalier.
Je parcours les rues étrangères,
Ayant à un autre cédé ma très chère,
Ô quelle douleur,*

*Mais quelle douceur
D'être sans bonne amie,
De dormir sans souci
Pendant toute la nuit,
Oui quelle douceur.*

*Je pourrais encore arpenter
Bien des villes de toute beauté
Dans les Pays-Bas espagnols,
Mais où que je porte mes pas,
Mon trésor je ne retrouve pas.*

*Qui a conçu cette chansonnette ?
C'est un garçon de belle silhouette
Qui l'a composée dans sa tête
Pour bercer sa chère mignonnette.*

De même que le regard erre avec nostalgie dans des lointains sans limite, de même les notes disparaissaient bien au-delà du champ, et finissaient par s'évanouir, sans que l'on sache à qui elles étaient destinées.

Se pouvait-il que le vieux serviteur nourrisse en son âme un amour si profond ?

Onze heures sonnèrent, et on s'arrêta de nouveau pour prier ; le cheval fut dételé et on lui donna une botte de trèfles à manger. Ivo et Nazi s'assirent à la limite du champ de trèfles voisin et attendirent avec impatience Gretle qui devait apporter le repas ; elle ne se fit pas longtemps attendre. Ils mangèrent tous deux dans le même plat, et la nourriture leur parut délicieuse car ils avaient bien travaillé ; ils nettoyèrent si bien le plat que Gretle dit :

« Il va faire beau demain, vu la façon dont vous avez fait la vaisselle. »

« Oui », répondit Nazi, en lui rendant le plat, « il n'y a plus rien à boire pour une punaise. »

Après le repas ils s'allongèrent un petit moment, car :

Nul animal ne doit oublier

Qu'après manger il doit sommeiller.

Ivo était étendu à la lisière du champ de trèfles, et prêtant l'oreille aux mille voix des grillons, il dit, en fermant les yeux :

« C'est comme si le champ de trèfles était vivant, que les fleurs chantaient... et en haut, l'alouette... et les fauvettes » – il ne finit pas sa phrase, car il s'était endormi. Nazi le regarda longuement, avec satisfaction, puis il alla chercher quelques bâtons, les planta soigneusement dans la terre et étendit par-dessus la toile dans lequel le trèfle avait été serré, afin que le petit garçon repose à l'ombre ; puis il se leva doucement, attela de nouveau le cheval et reprit son travail sans faire de bruit.

On ne pouvait pas savoir s'il se retenait maintenant de chanter ou si c'était une profonde gravité qui le rendait si silencieux. Le cheval aubère était très obéissant, il traçait de lui-même les sillons au cordeau et il n'était besoin que d'une légère secousse sur la bride, sans aucun haussement de voix, pour le maintenir dans une direction constante.

Le soleil commençait déjà à décliner lorsqu'Ivo s'éveilla. Il s'empressa de défaire la tente dressée au-dessus de sa tête et regarda autour de lui avec étonnement, se demandant pendant quelque temps où il était ; quand il aperçut Nazi, il bondit sur lui dans un élan de jubilation. Il l'aida alors à terminer le travail, éprouvant presque de la peine que Nazi ait pu labourer sans lui, car il s'enorgueillissait d'être indispensable.

Le soir était déjà venu quand on détela la charrue pour rentrer à la maison avec le cheval libéré du joug. Nazi installa Ivo sur le cheval et les suivit alors qu'ils montaient en haut de la colline ; il se rappela soudain qu'il avait posé son couteau par terre en labourant, et il fit demi-tour. D'en bas il leva les yeux pour regarder le soleil couchant qui déclinait entre les deux collines couronnées de sapins noirs. Le ciel et la terre étaient similaires au chœur d'une église qui n'aurait été fait que de lumière et d'or fluide, comme si l'éternité tout entière avait ouvert son sanctuaire ; de longues traînées incandescentes flottaient tout autour, d'une couleur allant du pourpre enflammé à un rouge très faible, à peine prononcé, les petits nuages ressemblaient à de lumineuses têtes d'anges, et au beau milieu se tenait, dans une solennelle immobilité, un gros nuage, tel un grand autel ; le cadre était bleu, et au-dessus brûlait un plafond de flammes ; on eût dit que l'homme allait subitement s'élancer, se consumer, jusqu'à disparaître, et que, de leur côté, ces nuages allaient maintenant d'un coup se dissiper, le Seigneur entrer dans sa gloire et annoncer le royaume du salut et de la paix pour les siècles des siècles.

Là-haut, sur la crête, Ivo avançait sur le cheval, et on avait l'impression que cette bête qui avait passé la journée enchaînée à la terre, à creuser des sillons, avait été subitement élevée au-dessus de la glèbe et planait dans l'air, attirée vers le ciel avec l'enfant ; on voyait seulement ses pieds se soulever doucement dans l'air, Ivo tendait les bras comme si un ange lui eût fait signe. Deux pigeons volaient au-dessus, dans les cieux familiers, ils volaient haut et loin – mais qu'est-ce à dire, loin et haut ? – leurs ailes n'étaient pas en mouvement, ils planaient, comme tirés par une force infinie, et disparurent dans le rougeoiement.

L'homme qui proclame la splendeur céleste, dont l'âme enflammée par l'Esprit saint du Tout s'étend jusqu'au point où il n'y a plus de limite, où l'on se déploie dans l'infini, cet homme porte alors la main à son cœur battant, ravi et en paix avec lui-même et avec Dieu.

Ainsi se tenait Nazi, délesté de toute souffrance terrestre et de tout désir. Dans l'âme de ce pauvre et naïf serviteur, tombait un rayon de l'inépuisable gloire de Dieu, et il s'en trouvait élevé plus haut que tous les grands qui sont assis sur les trônes de l'esprit et du pouvoir – la majesté de Dieu était descendue sur lui.

Ce jour resta à jamais gravé dans la mémoire de Nazi et d'Ivo.

VI. L'ÉCOLE LATINE

Un changement de vie sépara bientôt Ivo de ses amis de jeunesse.

Le temps était venu où Ivo devait faire ses premiers pas en dehors du foyer parental et se préparer à son métier. Cette finalité entraînait également une

transformation extérieure ; on lui avait fait faire, à la place de son court veston, une longue veste bleue, et comme il était prévisible qu'il allait encore grandir, sa veste flottait de tous les côtés.

En se rendant à Horb avec sa mère, vêtu de la sorte, comme il se devait, le garçon, auparavant si agile, avançait péniblement dans ses bottes trop grandes ; il tenait ses mains constamment relevées afin de retenir les pans flottants de sa veste.

Valentin ne se souciait plus guère de la vocation de son fils. Il avait assez goûté l'idée de la prêtrise, maintenant cela lui était presque égal que son fils devienne prêtre ou paysan ; surtout, tout effort lui coûtait dès lors qu'il s'agissait de faire quelque chose d'inhabituel.

La mère Christine était pour sa part une femme pieuse et déterminée, une fois qu'elle avait conçu une idée, elle n'y renonçait pas si aisément.

L'abbé habitait en ville à côté de l'église. Mère et fils se rendirent d'abord à l'église, s'agenouillèrent devant l'autel et récitèrent avec ferveur trois Notre Père. Le même sentiment qui avait habité Anna, amenant son fils Samuel au grand-prêtre dans le temple de Jérusalem, emplissait maintenant l'âme de Christine. Elle n'avait certes jamais lu l'Ancien Testament et ne connaissait pas l'histoire d'Anna et de Samuel, mais ces sensations anciennes revivaient dans son esprit, aussi pures qu'à leurs débuts.

Le visage rayonnant d'amour et de mélancolie, elle leva les yeux vers la sainte Mère de Dieu, comblée de grâce, qui portait en son sein celui en qui se trouve le salut du monde, et elle la pria de protéger son fils et de l'accepter comme serviteur de la sainte Eglise. Les mains pressées fermement contre son cœur, elle sortit de l'église avec son fils, le regard rivé sur lui.

Une fois au presbytère, elle déposa sa petite corbeille à la cuisine et donna des œufs et du beurre à la cuisinière ; puis elle fut annoncée, et entra dans le salon de l'abbé à petits pas, multipliant les courbettes. C'était un homme bon, qui ne cessait de frotter l'une contre l'autre ses mains dodues et qui régala ses visiteurs de mines et de gestes mielleux. La mère écoutait aussi attentivement que si ç'eût été un prêche, quant à Ivo, lorsqu'on l'exhorta à être bien appliqué, il fondit en larmes sans savoir pourquoi, mais son cœur débordait et il ne pouvait faire autrement ; le brave homme le consola et lui fit des caresses, et ils quittèrent tous deux la maison rassurés.

Ils se rendirent ensuite chez une veuve âgée qui habitait à côté de chez Staffélbäck ; en chemin Ivo avait reçu un « bretzel de Carême », et assis au coin du poêle, mangeant sa friandise, il écoutait sa mère mener des négociations avec madame Hanklerin. Cette femme était une marchande de beurre et d'œufs qui depuis longtemps faisait affaire avec madame Christine. Il fut arrêté que dans les temps à venir Ivo passerait chez elle à l'heure du

déjeuner, que madame Hanklerin lui préparerait à manger, en échange de quoi elle recevrait une certaine quantité d'œufs, de beurre et de farine.

Une fois à la maison, Ivo s'empressa de retirer son ample veste et de se débarrasser de ses bottes, et il se précipita dans l'étable pour retrouver Nazi, qui se frotta les yeux en apprenant qu'Ivo allait désormais étudier.

Le jour d'après fut difficile pour notre jeune ami car il devait aller pour la première fois à l'école latine. On le réveilla de bon matin, il dut s'habiller avec soin et, pour que les adieux ne soient pas trop difficiles, sa mère l'accompagna jusqu'à la sortie du village, à la Hochbux. Là, elle lui donna encore un morceau de viande rôtie enveloppé dans du papier et lui dit de le manger à midi; puis elle lui donna encore deux kreutzers, en cas de nécessité, afin qu'il puisse s'acheter quelque chose.

Les lecteurs connaissent depuis longtemps le chemin pour aller à Horb car ils l'ont déjà parcouru souvent; mais à côté du chemin sinueux qui monte, en une demi-heure, le long de la colline escarpée, il y a encore un sentier qui part de la Hochbux, sur la gauche, à travers la forêt: Ivo prit ce chemin et en quelques bonds – car sur ce sentier on ne peut que bondir, pas marcher – il arriva en bas jusqu'à la briqueterie de Horb. Son cœur battait à toute vitesse, et ses larmes coulaient en abondance car il sentait bien qu'il commençait une nouvelle vie.

Arrivé à la briqueterie il s'arrêta, sécha ses larmes et regarda le rôti; il le huma et en apprécia le délicieux fumet. Il défit le papier, la viande lui sourit, elle était à croquer, il voulut en goûter un morceau, bref – en un rien de temps il ne resta plus rien dans le papier. Ragaillardi et de fort bonne humeur, il se rendit à l'école latine.

Les garçons de l'école mirent ouvertement à l'épreuve le nouvel arrivant; ils se moquèrent en particulier de sa veste trop grande.

« Comment t'appelles-tu? » demanda l'un d'eux.

« Ivo Bock. »

« Le voilà, Ivo Bock,

Avec sa vieille défroque »,

dit un garçon dont le col de chemise était joliment brodé. Sur le visage d'Ivo pointa ce tressaillement qui précède les larmes. Mais quand plusieurs autres s'avancèrent vers lui dans l'intention de le houspiller, il se mit à donner rageusement des coups de poing à la ronde. Cependant le rimailleur avec le col brodé s'approcha et lui dit: « Tranquillise-toi, personne ne te fera de mal, je vais t'aider. »

« Bien vrai? Tu ne veux pas encore me faire marcher? » demanda Ivo d'une voix émue, en gardant les poings serrés.

« Tout ce qu'il y a de plus sérieux, tiens, voilà ma main. »

« D'accord », dit Ivo, et il desserra le poing pour lui serrer pacifiquement la main.

Il est bien possible que le petit citadin ait tout d'abord eu l'idée de continuer à taquiner Ivo, ou bien, sous couvert de protection, d'exercer sa supériorité sur lui; mais l'attitude assurée d'Ivo donna aux choses une tout autre tournure.

L'arrivée de l'abbé amena soudainement le silence dans l'assemblée. Il s'agissait de la leçon habituelle, au cours de laquelle on commence à décliner « mensa ». Lorsque les cours furent finis, le garçon au col brodé et son petit frère accompagnèrent notre Ivo jusque vers madame Hanklerin; c'étaient les fils du grand bailli dont il goûtait la compagnie. Nous pouvons donc désormais envisager plus sereinement sa destinée en ville.

Chez madame Hanklerin, toutes les portes étaient fermées. Ivo s'assit sur le seuil et l'attendit avec impatience. De sombres pensées s'élevaient dans son âme, qui n'avaient tout d'abord qu'une origine banale: il avait faim. Il songeait que chez lui, à cette heure-ci, tous étaient attablés alors qu'il se trouvait livré à lui-même, seul et affamé, dans le vaste monde, sans personne pour s'occuper de lui; les gens passaient à toute allure et nul ne prêtait attention à lui, tous couraient vers les plats fumants qui les attendaient et il n'y avait que lui à rester assis là, comme s'il venait de tomber du ciel et n'avait pas de maison.

« La moindre vache », se dit-il, « a droit à sa nourriture quand elle a faim, je suis le seul dont personne ne se soucie; j'ai bien deux kreutzers dans ma poche mais il ne faut pas que je commence déjà à puiser dans cet argent. »

Cela devenait de plus en plus terrifiant d'être ainsi à la rue dans un monde étranger, un indicible mal du pays l'oppressait; il se releva prestement et s'enfuit, bondissant comme un cabri, en direction de son village. En tournant au coin de la rue, il tomba nez-à-nez avec madame Hanklerin. Elle lui fit mille excuses, elle l'avait oublié et avait été retenue. Son discours se termina par ces mots consolateurs: « Viens avec moi, je vais te préparer une bonne soupe de carottes et te la faire bien mijoter, pour faire plaisir à ta mère; ta mère est une brave femme, et si tu deviens prêtre un jour, et que je meurs, il faudra dire une messe pour moi, hein, tu voudras bien faire ça? »

Ivo était tout heureux que quelqu'un lui parle de sa mère; il avait l'impression d'être à des milliers d'heures de chez lui, et d'en être parti depuis déjà dix ans: le latin, le rôti, la veste, la bagarre, le nouvel ami, la fuite – il avait vécu tant de choses depuis ce matin, plus qu'il n'en vivait habituellement en six mois. Il apprécia le repas mais ne se sentait pas complètement à l'aise chez cette femme étrangère; une impression ténue se faisait jour en lui: il était coupé du terreau même de son existence, la maison de

ses parents. Un jeune arbre de la forêt, soustrait à la communauté protectrice et à la terre sur laquelle il reposait fermement et paisiblement, ballotté sur des charriots cliquetants jusqu'à des hauteurs lointaines pour y être enraciné tout seul... s'il avait pu parler, il aurait proféré des lamentations déchirantes. Ivo se sentait un poids terrible dans l'estomac.

La leçon de l'après-midi fut plus facile, ce fut le tour de l'allemand, Ivo eut lui aussi son mot à dire. Sur le chemin du retour il se joignit à ses deux compatriotes, Constantin, le fils de Johannesle et Peter, le fils de Hansjörg; Constantin déclara que l'écolier le plus jeune devait toujours porter les livres des plus âgés, et Ivo se chargea du lourd fardeau sans opposer de résistance.

Mais en haut du raidillon ils virent la mère Christine qui était venue au-devant de son fils; Ivo se vit déchargé des livres. Tout content, il bondit à la rencontre de sa mère, mais s'arrêta dans son élan, il avait honte de sauter au cou de sa mère devant ces grands garçons et il ne supporta qu'à contrecœur les cajoleries qu'elle lui fit.

Les deux grands écoliers traversèrent le village, la casquette penchée de côté, paradant avec leurs livres sous le bras.

Ivo avait bien des choses à raconter à sa mère ainsi qu'à Nazi, autant que s'il eût été au-delà des mers. Cela lui sembla justice que l'on ait cuisiné spécialement pour lui et qu'on le serve avec un soin particulier. Même Gretle, qui ne lui disait presque jamais un mot gentil, était maintenant plus aimable; c'est qu'il revenait de l'étranger.

Ainsi Ivo fréquenta désormais, jour après jour, l'école latine.

Il y eut aussi à cette époque un grand changement en ce qui concernait Muckele, il ne restait plus le cœur léger à l'étable, car on le dressait à devenir une bête de somme. Ivo pensait que cet éloignement de la maison faisait souffrir l'animal, et il en était tout affligé.

A l'école latine en revanche, tout allait à la perfection.

De la même façon que la veste trop grande fut rapidement à sa taille, de même ses nouvelles relations lui apportèrent satisfaction et il se sentit à son aise là-bas.

La relation de familiarité avec Nazi en pâtit car ils ne pouvaient plus tout partager l'un avec l'autre comme avant; les compte-rendus détaillés aussi cessèrent progressivement, il n'y eut plus que rarement quelque chose d'important à raconter, et Ivo, quand il rentrait à la maison, allait la plupart du temps s'asseoir en silence devant ses livres. A l'inverse, le lien avec madame Hanklerin se fit amical. Elle répétait toujours: « On peut discuter avec Ivo comme avec un adulte. » Elle lui parlait beaucoup de son défunt mari, et Ivo lui prodiguait conseils et recommandations quand il fallait payer le loyer trimestriel.

Quant aux enfants du grand bailli, leur amitié pour Ivo faisait des envieux. Et Emmerenz? Elle avait maintenant neuf ans, allait à l'école et servait comme bonne d'enfants chez l'instituteur pendant son temps libre.

A un âge où d'ordinaire les enfants ne font que jouer à la poupée, Emmerenz avait en charge une poupée en chair et en os qui demandait beaucoup de soin; mais elle le faisait avec une joie enfantine, comme si cela avait été un amusement. Ce n'est que pendant les absences de Valentin qu'elle avait le droit de « faire un saut » dans la maison avec l'enfant, c'est-à-dire de passer rendre visite, autrement elle était « indésirable ». Le charpentier ne pouvait pas souffrir les cris d'enfant. Il était vraiment toujours plus critique et insatisfait. Ivo apercevait certes Emmerenz de temps à autre, mais les deux enfants éprouvaient une certaine gêne l'un envers l'autre, spécialement Ivo qui pensait avec sérieux qu'il n'était pas convenable pour un futur homme d'Eglise comme lui d'être si intime avec une fille. Il passait souvent avec ses livres devant Emmerenz sans la saluer.

Ivo se vit en outre fréquemment éloigné de ses activités favorites. Quand il se trouvait à la maison et, que par habitude, il allait à l'étable afin d'aider Nazi à nourrir le taureau, la vache de l'Allgäu et le cheval aubère, son père l'en chassait souvent avec ces mots: « Ouste, tu n'as rien à faire à l'étable, retourne à tes livres et apprends bien tes leçons, tu dois devenir prêtre. Crois-tu qu'on se saigne pour le plaisir? Allez, file. »

C'est d'un cœur lourd qu'Ivo voyait les autres garçons mener les chevaux à l'abreuvoir, ou bien fièrement assis sur la selle d'un cheval attelé à une charrette pleine de gerbes. De profonds soupirs s'échappaient de sa poitrine pendant qu'il traduisait les hauts faits de Miltiade; il aurait de loin préféré être dehors sur le champ de tir à faire des « tac-tac-tac » plutôt qu'ici, sur le champ de bataille de Marathon. Il se levait souvent de sa chaise et donnait des coups de poing dans le vide comme pour assouvir son désir le plus intime.

Cela rendait en outre Ivo étranger à son propre foyer d'être ici, au milieu des siens, en train d'emplir son esprit de choses dont personne ne se préoccupait à part lui; il ne pouvait en parler avec personne, pas même avec Nazi. Il était donc, dans sa propre maison, un étranger, avec des pensées bien différentes de celles des autres.

Nazi de son côté réfléchissait à la manière dont il pourrait procurer une vraie joie au garçon si souvent d'humeur chagrine. Ivo lui avait souvent dépeint avec ravissement le beau pigeonnier qu'avaient les fils du grand bailli, et Nazi restaura donc, pendant son temps libre, le pigeonnier délabré, et prit sur son propre argent de quoi acheter cinq couples de pigeons et des pois de senteur pour les nourrir. Ivo sauta au cou du valet de ferme

lorsqu'un matin celui-ci, sans dire un mot, le conduisit au grenier, pour lui offrir ce qu'il avait préparé.

Il fallait voir Ivo le dimanche matin, en bras de chemise sous le noyer, les bras croisés sur la poitrine, regardant avec une curiosité ravie ses chers petits sur le toit, qui tenaient leurs conciliabules matinaux, faisaient des révérences et finissaient par s'envoler joyeusement vers les champs. Loin de toutes les possessions qu'on peut tenir en main et qui nous accompagnent sur terre, il avait fini par acquérir celles que l'on doit se contenter de suivre des yeux avec amour ; il ne les possédait que par des pensées invisibles, il ne devait ni les attraper ni les cajoler, elles voletaient librement dans l'air et il ne les tenait que par les liens d'une confiance bienheureuse.

Ne peut-on voir là un symbole du tournant qu'avait pris le destin d'Ivo ?

Il restait alors debout sous le noyer, dans le soleil du matin, le regard levé, plein de tendresse. Il sifflait les oiseaux sur le toit, ils descendaient vers lui, sautillaient à ses pieds et picoraient les graines qu'il leur lançait, mais il ne devait faire aucun mouvement exprimant sa joie. Il lui fallait la garder silencieusement rentrée s'il ne voulait pas subitement les effrayer, et souvent, adossé à l'arbre, il fredonnait la chanson que lui avait apprise Nazi :

*Rien de ce qui plane en haut,
N'est l'égal du pigeonneau.
Qu'ils sont de jolis oiseaux,
Qu'ils sont beaux,
Qu'ils sont beaux.*

*Demain à sept heures et d'mie
Je me lèvr'ai de mon lit
Pour surveiller mes pigeons,
Dorment-ils ? Veillent-ils ?
Sont-ils même encor en vie ?*

*Demain à huit heures et d'mie,
Ils vont apaiser leur faim,
Ça me causera du souci
Car je n'en verrai plus un,
Le pigeonnier ne s'ra plus plein.*

*Le soir ils seront rentrés
Ram'nant un air étranger
Je les fermerai à clé*

*Pour qu'ils soient bien protégés
De la martre dissimulée.*

Quand Ivo arrivait ensuite à l'église, son âme était si pleine d'amour et de confiance enfantine qu'il disait presque chaque fois : « Bonjour, mon Dieu ! » Puis, avec une agréable sensation de familiarité, il se rendait dans la sacristie, revêtait son habit d'enfant de chœur et remplissait ses obligations pendant la grand-messe.

Une très profonde crainte de Dieu régnait dans l'âme d'Ivo, soutenue par un amour ardent pour la Mère de Dieu et plus spécialement pour le cher et tendre Enfant Jésus. Il songeait avec une joie particulière que le Sauveur lui-même était le fils d'un charpentier et devait lui aussi souvent être perché sur les poutres de son père, au soleil.

De toutes les fêtes religieuses, le dimanche des Rameaux était la préférée d'Ivo ; elle lui faisait presque plus d'impression que le Vendredi Saint. Plusieurs semaines auparavant déjà, on plongeait du saule, du peuplier ainsi que d'autres branches dans l'eau, afin de les faire verdier ; puis, avec ces pousses vert tendre mêlées aux bouquets, les enfants se rassemblaient autour de l'autel en souvenir de l'entrée du Christ à Jérusalem, accueilli avec des palmes. Les bouquets étaient aspergés d'eau bénite puis accrochés dans les étables pour protéger les bêtes. A la maison tout était si grave et solennel au cours de cette journée que nul n'osait hausser la voix, pas même le père ; chacun se comportait avec autrui de façon amicale et douce, si bien qu'Ivo était aux anges.

Depuis un moment déjà se faisait jour en lui un certain esprit de réflexion relatif aux choses religieuses. L'abbé expliqua un jour que, si saint Pierre avait des clés, c'était pour ouvrir aux défunts les portes du paradis.

« Mais comment cela ? » demanda Ivo, « où est-il donc assis ? »

« A la porte du paradis. »

« Mais lui, alors, il ne va jamais au ciel s'il doit rester assis là à ouvrir la porte aux autres ? »

L'abbé le regarda avec consternation et resta un moment silencieux, puis il dit en souriant d'un air amusé :

« Il trouve justement le bonheur céleste à ouvrir pour autrui les portes du salut éternel. C'est la vertu la plus haute de se réjouir de la félicité des autres, et d'y travailler pour eux ; telle est la noble tâche du Saint Père à Rome, qui détient sur terre les clés de Pierre, et de tous ceux qui ont été consacrés par lui et ses évêques. »

Ivo acquiesça, néanmoins il ne comprenait pas complètement bien, et cela lui faisait tout de même de la peine que le bon saint Pierre dût toujours rester ainsi à la porte.

L'abbé causa de graves soucis à Ivo lorsqu'il recommanda avec insistance aux enfants de se poser chaque jour cette question : qu'as-tu appris ou quelle bonne action as-tu faite aujourd'hui ?

Ivo prit la recommandation à la lettre et c'était souvent très pénible pour lui quand il ne pouvait rien trouver de bien. Il se retournait alors dans son lit, désespéré.

Il en va de l'accroissement de l'esprit comme de n'importe quel accroissement naturel : un animal ou une plante se développent sans que l'on puisse au sens propre le voir. On ne voit jamais que le résultat de la croissance, et jamais le processus.

Nous allons voir que l'esprit d'Ivo se fortifiait même s'il n'était pas bien capable d'en rendre compte.

L'abbé avait en revanche mis en place dans son école un dispositif judicieux, propre à servir de modèle. Il ne rangeait pas les garçons en fonction de leurs aptitudes et de leur habileté, mais de leur zèle et de leur rigueur ; c'est cela seul qui était déterminant car, disait-il, « chacun peut s'accoutumer à être sérieux et ordonné ; la plus noble vertu est d'être capable d'acquérir des qualités, alors que les facultés intellectuelles ne sont que des dons qui nous viennent de la nature. » Ainsi amenait-il les plus capables à travailler et donnait-il courage et confiance aux moins doués.

Ivo, qui, en plus de ses incontestables dispositions, était très consciencieux, fut bientôt l'un des premiers, et le grand bailli voyait d'un bon œil que ses garçons l'amènent à la maison.

Nous connaissons le grand bailli Relling, depuis l'histoire du Buchmaier¹⁵. Ivo avait souvent à la maison entendu parler de sa dureté ; quelle surprise ce fut de trouver en lui un homme aimable et bon, qui jouait avec ses enfants et leur arrangeait toutes sortes de plaisirs.

Ainsi va le monde. On rencontre des centaines de gens qui, d'un point de vue général, professent des idées libérales, affirmant que tous les hommes sont égaux etc., chez eux cependant ils tourmentent leurs domestiques, et même leur femme et leurs enfants, comme de vrais tyrans ; on en trouve d'autres au contraire, notamment des employés de l'État, qui considèrent tous ceux qui ne sont pas employés de l'État comme des esclaves et des

15. Il est ici fait référence au récit « Befehlerles », traduit par Max Buchon par « Le Buchmayer ». Nous gardons également le terme allemand dans notre traduction. Dans ses *Études littéraires* sur Auerbach, Saint René Taillandier explique que le « Buchmaier » est un homme avisé à qui les villageois s'adressent pour défendre les intérêts de la commune.

vauriens et les traitent en conséquence; mais entre leurs quatre murs ils sont les meilleurs pères du monde.

Même si Ivo se sentait désormais à son aise, il n'en ressentait pas moins chaque dimanche soir, à la tombée de la nuit, une douleur sourde, dont la petite musique annonçait: demain, c'est lundi, et il va falloir quitter de nouveau la maison, la mère, Nazi et les pigeons. Il apprenait aussi progressivement à voir les joies que réservait son trajet quotidien. Il allait toujours seul car il préférait éviter Constantin qui ne cessait de le taquiner de toutes les façons possibles.

En été, il faisait la route en chantant; en automne c'était toujours une grande joie car sa mère et sa sœur devaient porter le grain à moudre au moulin des Staffelbäck; ces jours-là, il n'allait donc pas à midi chez madame Hanklerin mais déjeunait avec sa famille dans la grande salle emplie des vibrations du moulin. C'est l'hiver qui lui procurait les plus grandes joies. Nazi, qui savait tout faire de ses mains, avait clouté la luge avec un vieux cerceau en fer. Sur la Hochbux, Ivo s'installait donc sur son agile véhicule et il dévalait la rue comme une flèche jusqu'au pont sur le Neckar. Il se récitait souvent pendant la descente, en claquant des dents, ses leçons et ses règles de syntaxe. Certes, il devait le soir venu tirer sa luge au bout d'une corde en haut de la montagne mais il le faisait volontiers, d'autant que, fréquemment, il se trouvait là une charrette à laquelle il pouvait remorquer son petit véhicule; il était rare que sa requête faite avec un sourire soit refusée par un charretier opiniâtre.

Ivo remplissait aussi des commissions pour la moitié du village: il apportait le fil de l'un pour le faire teindre, une lettre de l'autre à la poste, il demandait s'il n'y avait pas de courrier pour un troisième. En rentrant à la maison, il avait souvent dans son sac d'écolier quelques écheveaux de soie, de la tisane pectorale, des sangsues dans un flacon ainsi que de la liqueur d'Hoffmann et diverses autres choses qu'on l'avait chargé de rapporter. C'est pourquoi il était très aimé dans tout le village tandis que Peter et Constantin refusaient fièrement ce genre de commissions.

Une grande agitation gagna le village lorsqu'un dimanche après-midi d'automne les deux fils du grand bailli, avec leurs casquettes rouges, rendirent visite à Ivo.

Sa mère, Christine, était à sa fenêtre et entendit les garçons demander à Koanradle l'aveugle où se trouvait la maison d'Ivo; et bien que tout fût parfaitement en ordre dans la maison, elle fut saisie d'une grande peur. Dans sa hâte elle posa le tabouret sur le lit et mit juste sous la table une paire de bottes qui se trouvaient dans un coin. Elle entendit les visiteurs monter bruyamment les escaliers et, toute gênée mais visiblement réjouie,

elle ouvrit la porte aux « jeunes messieurs » et leur souhaita la bienvenue ; puis elle appela Emmerenz par la fenêtre pour qu'elle aille chercher Ivo et aussi le père, ils devaient se dépêcher, il y avait de la visite.

Elle essaya derechef les deux chaises avec son tablier blanc du dimanche et pressa les garçons de s'asseoir. Elle s'excusa du désordre apparent ; « c'est comme ça chez les paysans », conclut-elle, regardant d'un air honteux le sol qui avait été lavé avec tant de soin que l'on pouvait voir les nervures des planches.

Koanradle l'aveugle ouvrit la porte pour voir ce qui se passait et parce que, ayant montré la maison aux garçons, il s'attendait peut-être à être convié à une bonne tasse de café ; mais la mère Christine s'empressa de le repousser sans trop d'égards vers la porte en lui disant : « Reviens une autre fois. »

Femme au bon cœur ! Toi qui étais habituellement si grande dans ta foi pleine de vigueur, te voilà toute petite et humble devant ces rejetons des seigneurs terrestres. Mais il est vrai que tu as été élevée dans la crainte du Seigneur et, presque davantage encore, des « seigneurs ».

Le plus âgé des fils du grand bailli avait entre-temps inspecté la pièce avec beaucoup d'assurance ; il demanda en pointant du doigt vers la porte : « Pourquoi donc y a-t-il un fer à cheval cloué là ? »

La mère répondit, croisant les mains et penchant la tête d'un air grave : « Vous ne savez pas cela ? Voilà la raison : quand on trouve, entre onze heures et midi, un fer à cheval, qu'on le ramasse discrètement et qu'on le cloue à la porte, les mauvais esprits, les démons et les sorcières ne peuvent plus entrer. » –

Les garçons eurent l'air étonnés.

Ivo arriva, suivi du père, celui-ci enleva sa casquette et salua les « jeunes messieurs » ; puis il dit en se frottant les mains : « Eh bien, femme, tu n'as rien dans tes placards ? Offre-leur donc quelque chose. »

La mère n'avait fait qu'attendre le moment où elle pourrait s'éloigner ; elle alla alors chercher ce qu'elle avait de meilleur. Emmerenz, bien avisée, s'était installée dans la cuisine, pensant qu'on aurait peut-être besoin d'elle puisque Gretle était partie se promener avec son bon ami ; Emmerenz avait en outre l'envie secrète de voir encore une fois ces camarades de qualité, car il lui plaisait à elle aussi qu'Ivo soit tenu en si haute estime.

Bien d'autres voisines, attirées par les visiteurs, étaient venues dans la cuisine, la mère les y abandonna en s'excusant de façon affable et apporta dans la pièce commune un grand plat recouvert de pommes vermeilles, que l'on appelle des « Breitlinge ». Emmerenz servit sur une assiette d'étain brillant deux petits verres d'eau-de-vie de cerise.

Les garçons durent manger et même boire de l'eau-de-vie, puis la mère emplît encore de fruits toutes leurs poches. Enfin elle donna encore au petit une belle pomme destinée à madame sa mère, en lui recommandant de la poser sur la commode¹⁶.

Les garçons finirent par partir. Valentin acquiesça en souriant lorsqu'ils lui demandèrent si Ivo avait le droit de les accompagner; la maman lui arrangea son col de chemise et enleva toutes les peluches de sa veste bleue. A sa grande joie, Ivo l'entendit dire qu'il en aurait bientôt une nouvelle.

Christine sortit dans la rue avec les femmes qui avaient attendu derrière la porte entrebaillée de la cuisine et elle suivit des yeux toute réjouie les trois enfants que Valentin accompagnait jusqu'à l'auberge de l'Aigle. La femme du bourgmestre était à sa fenêtre et Christine l'interpella: «Ce sont les fils du bailli. Ils amènent mon Ivo à l'auberge, pour retrouver leur père qui approuve leur amitié. Vrai, Ivo est un garçon si avisé! Tout le monde l'aime.»

Ne cachons pas qu'Ivo lui-même était très fier de traverser le village main dans la main avec les garçons. Cela le réjouissait que les villageois soient à la fenêtre et, très content de lui, il leur lançait des «Bonjour!» à la ronde.

Qui lui en tiendra rigueur, dans un pays où les enfants se font des idées extraordinaires sur la toute-puissance des employés d'Etat dont l'être et les actes sont voilés par d'augustes ténèbres, un pays où les petits comme les grands saluent humblement chaque gendarme à cheval, chaque greffier, parce qu'ils savent bien qu'ils sont à leur merci dès que les portes du tribunal secret se referment sur eux.

L'aubergiste lui aussi salua aimablement Ivo en se frottant les mains, à sa manière habituelle, comme s'il avait très froid. Ivo eut alors le droit d'aller dans la «salle réservée aux messieurs», à une table isolée par une cloison en planches où étaient assis l'administrateur des finances et le grand bailli.

Deux marchands de Horb se tenaient à l'entrée de la salle des messieurs, quelque peu hésitants. L'un d'eux dit finalement: «Eh bien, Monsieur le Conseiller municipal, qu'allons-nous donc boire?»

«Comme vous voulez, Monsieur le Conseiller municipal», répondit son interlocuteur.

Car désormais, c'était chose faite: les deux hommes avaient été élus le jour d'avant; ils avaient désormais eux aussi leur place à la table d'honneur et s'assirent avec force courbettes. Le bailli regarda ses collègues et leur sourit d'un air narquois.

16. Perrot commente en note: «C'est un usage, dans ces contrées de l'Allemagne, d'orner le dessus des meubles, commodes, armoires, etc., de quelques-uns des plus beaux fruits récoltés dans l'année.» *op. cit.*, p. 102.

Ivo était aux anges parmi une telle compagnie mais il devait bientôt recevoir une leçon de modestie. Les enfants racontèrent ce que la mère d'Ivo leur avait dit des vertus du fer à cheval. Le bailli qui, pour les questions religieuses, se montrait volontiers libre penseur, parce que la loi ne l'interdisait pas explicitement et que c'était même une preuve d'éducation, s'écria : « Quelle bêtise ! C'est une superstition idiote. Ne vous laissez pas embobiner par une paysanne naïve ; je vous ai déjà dit souvent qu'il n'y avait ni diable ni saint ; quoique... les saints, ça pourrait encore passer. »

Ivo tremblait sur sa chaise. Cela lui transperçait l'âme d'entendre parler ici de sa mère, et en outre de façon si impie¹⁷. Il aurait voulu que jamais de tels amis ne soient venus chez lui. Pour ce qui est du bailli, il conçut une haine profonde à son égard et le regarda avec colère. Celui-ci n'en éprouva visiblement rien, il était très dédaigneux et se montrait amical envers les deux nouveaux conseillers municipaux, qui, enchantés de tant d'égards, ne pouvaient cesser de parler.

Notre Ivo ne fut soulagé que lorsque les « messieurs » s'en allèrent ; et il était si fâché qu'il se réjouit de ne pas avoir à souhaiter bonne nuit au bailli.

VII. LE COUVENT

Plusieurs années passèrent, on le remarqua à peine. Constantin et Peter avaient réussi leur examen en automne et ils étaient maintenant décidés à entrer au couvent de Rottweil ; mais un événement, dont on parla encore longtemps après, retint Peter au village.

Le regain était fauché dans le jardin du château, les colchiques, qu'on appelle chez nous les « filles de joie » parce qu'elles se montrent, de façon très impudique, sans aucune feuille pour les dissimuler, se dressaient, solitaires, dans l'herbe givrée ; les vaches paissaient là maintenant en liberté, et les enfants s'ébattaient de tous côtés et faisaient la chasse aux pommes et aux poires isolées, encore suspendues aux arbres, dont ils les détachaient à l'aide de bâtons et de pierres.

17. Perrot commente longuement : « Il faut remarquer que les populations catholiques de la Forêt-Noire appartiennent, partie au royaume de Wurtemberg, partie au grand-duché de Bade, l'un et l'autre gouvernés par des princes protestants, et où, dans ces derniers temps encore, il n'était pas rare de voir, en effet, des magistrats de l'ordre le plus élevé, ne manquer aucune occasion de déverser, même publiquement, leur mépris sur ces croyances populaires et naïves, qui, comme l'observe J. Demaistre, sont, en quelque sorte, le vestibule de la foi, et se rattachent souvent par des liens invisibles aux croyances les plus respectables et les plus pures. Ce n'est pas chez nous, assurément, qu'on se permettrait chose pareille, et le magistrat français a, sans doute, bien autrement que cela le sentiment délicat des convenances, ainsi que le respect artistique et religieux des anciennes traditions. », *op. cit.*, p. 105.

Peter était assis sur le poirier près de la muraille du château, non loin de la tour d'angle ; il faisait de grands efforts pour atteindre une poire d'un jaune doré, mais l'espiègle Constantin voulut lui ravir son butin et lança une pierre dans sa direction. Peter s'écria alors : « Mon œil, mon œil ! » et tomba de l'arbre, en même temps que la branche sur laquelle il était assis ; le sang jaillissait de son œil, et Constantin, à ses côtés, pleurait et appelait à l'aide de toutes ses forces.

Mauritzele, qui gardait les vaches, s'approcha. Il vit le garçon en sang, le mit prestement sur ses épaules et le ramena à la maison ; Constantin marchait à l'arrière, tous les autres enfants se joignirent à eux. Le cortège prit sans cesse plus d'ampleur, jusqu'à ce qu'on arrive devant la maison de Hansjörg ; celui-ci était précisément en train de réparer une charrette, et quand il trouva son enfant tout en sang et le vit sans connaissance, il leva les bras au ciel. Peter ouvrit un œil, mais l'autre saignait toujours, de plus en plus fort.

« Qui t'a fait ça ? » demanda Hansjörg les poings serrés, en regardant tantôt son enfant gémissant, tantôt Constantin, tout tremblant.

« Je suis tombé de l'arbre », dit Peter en refermant son œil valide, « ah mon Dieu, mon Dieu, mon œil est en train de partir. »

A peine Constantin eût-il entendu ces mots qu'il partit à toute vitesse à Horb, pour aller voir le jeune Erath, qui maintenant exerçait la fonction de son défunt père. Avec une angoisse sans nom, Constantin fit les cent pas devant la maison du médecin, qui était parti aux champs ; il maintenait une main sur son œil pour le fermer, afin de bien se représenter le malheur de Peter. Il se mordait les lèvres jusqu'au sang en pleurant et en gémissant, il voulait, comme un malfaiteur, fuir dans le monde lointain, et cependant il voulait persévérer pour sauver ce qui pouvait l'être ; en un rien de temps, il réussit à emprunter un cheval sellé, et enfin, l'homme tant attendu arriva. Celui-ci partit au galop mais Constantin remonta la colline encore plus rapidement, sans reprendre sa respiration. Le médecin déclara l'œil définitivement perdu. Constantin ferma les deux yeux ; il eut l'impression que d'un seul coup, la nuit et la cécité s'abattaient sur lui ; Hansjörg pour sa part regardait devant lui, les yeux lourds de larmes, et serrait de façon convulsive le doigt mutilé de sa main droite¹⁸. Il considérait cet événement comme un sévère châtement de Dieu, lequel, pour le punir de s'être un jour volontairement blessé, prenait maintenant l'œil de son fils. Il prodigua douceur et tendresse à l'innocent Peter, qui à cause de lui était condamné à tant de souffrance. Mais la mère, cette Katherle

18. Dans le récit « La pipe de guerre », Hansjörg se mutile volontairement un doigt pour échapper au service militaire.

que nous connaissons déjà bien, n'avait pas tant d'humilité, elle disait à qui voulait l'entendre que c'était très certainement ce maudit Constantin qui avait fait cela ; elle le chassa de la maison et jura qu'elle lui briserait le cou s'il en franchissait encore une fois le seuil.

Peter s'en tint à sa déclaration et Constantin traversa des jours très douloureux ; il courait ça et là dans les prés, comme poussé par un mauvais esprit, et quand il voyait une pierre, son cœur frémissait. « Caïn ! Caïn ! », s'écriait-il souvent, et il rêvait de pouvoir lui aussi fuir au désert, mais il finissait toujours par revenir à la maison.

Trois jours plus tard, il osa enfin rendre visite à son camarade. Il courba l'échine et se prépara à supporter les pires coups ; mais la colère de la mère était retombée, rien ne lui arriva.

Ivo était assis au chevet du malade, dont il tenait la main. Constantin écarta Ivo et saisit la main de Peter sans dire un mot, le souffle saccadé. Enfin il dit :

« Sors d'ici, Ivo, moi je reste, nous avons à parler, Peter et moi. »

« Non, laisse-le rester, il faut qu'il sache tout », dit le presque-aveugle.

« Peter », dit Constantin, « on ne peut pas, au plus profond de l'enfer, souffrir plus que je n'ai souffert. J'ai bien souvent prié notre Seigneur pour qu'il me prenne mon œil et te laisse le tien ; j'ai toujours gardé un œil fermé, partout où j'allais, pour ne pas avoir plus que toi ; dis, cher et bon Peter, gentil Peter, me pardonnes-tu ? »

Constantin pleurait amèrement, et le malade le conjurait de rester calme, afin d'éviter que ses parents ne remarquent quelque chose ; Ivo lui aussi consolait le malheureux ; mais rapidement le caractère premier de Constantin se réveilla, et il dit :

« Je voudrais bien que quelqu'un me crève un œil, alors je n'aurais pas à devenir curé, à rester assis devant des livres et à faire une mine de chien battu, alors que les autres s'amuse ; réjouis-toi de n'avoir qu'un œil, tu n'as pas à devenir curé. Mais attends de voir, je n'ai pas dit mon dernier mot. »

Ivo joignit les mains et regarda d'un air chagrin ce garçon farouche.

Dans les faits Peter, désormais, ne pouvait effectivement plus devenir prêtre car il est écrit dans le troisième livre de Moïse¹⁹, chapitre 22, verset 20 : « Quand tu apporteras une offrande au Seigneur, elle sera intègre, il ne s'y trouvera aucun défaut. »

Un prêtre ne doit donc présenter aucun défaut physique.

Au dernier moment, de nouveau, alors que la charrette était déjà devant la maison et que Constantin prenait congé de Peter, il dit : « Je voudrais

19. Selon la tradition juive, Moïse aurait écrit les cinq premiers livres de la Bible, désignés dans la tradition chrétienne par le terme de « Pentateuque ».

que la charrette se renverse et me casse un pied. Que Dieu te garde, Peter, et ne te tracasse pas trop au sujet de ton œil.»

Les mots de Constantin, qui exprimaient sa résistance intérieure à la condition ecclésiastique, avaient fait une impression profonde sur Ivo. Souvent, sur le chemin de l'école, quand il était si solitaire, il se disait tout bas : « Réjouis-toi de n'avoir qu'un œil, tu n'as pas à devenir curé », et il fermait successivement un œil après l'autre, afin de s'assurer qu'il ne se trouvait pas lui-même dans ce cas ; il n'arrivait pas à comprendre Constantin, néanmoins à l'église il pria longuement pour lui.

Sur ces entrefaites s'était approché le temps où Ivo, ayant réussi les examens, devait entrer au petit séminaire du couvent d'Ehingen.

A la maison, on lui avait confectionné un trousseau comme s'il eût été sur le point de se marier. Au début, Ivo se réjouit des nouveaux vêtements, mais l'idée du départ prit bientôt le dessus, et un frémissement d'angoisse s'étendit à tout son être ; il était cependant heureux que sa mère cette fois encore veuille l'accompagner, avec Nazi et le cheval aubère. Après avoir pris congé de l'abbé, de ses camarades de Horb, et de madame Hanklerin, il commença, trois jours avant son départ, à faire sa tournée des adieux dans le village. Tous lui souhaitaient cordialement bonne chance, car chacun l'avait en affection et estimait heureux les parents d'un si agréable et excellent garçon. Il recevait ça et là également un cadeau, un mouchoir, une paire de bretelles, une musette et même un peu d'argent ; certes, Ivo hésitait à accepter l'argent car, ayant des parents riches, cela lui semblait presque insultant, mais de nouveau il se disait : les prêtres doivent accepter les cadeaux, et il éprouvait une joie enfantine à avoir ces nouvelles pièces de six kreutzers. Le tour du village fut plus vite terminé qu'Ivo ne l'avait pensé. Il ne s'exposa alors plus à la vue des habitants dont il avait déjà pris congé ; cela procure en effet une sensation déplaisante que de recroiser des gens tout de suite après leur avoir dit adieu de façon solennelle, et pour longtemps. C'est comme si un sentiment profond s'en trouvait effacé, et que l'on n'avait pas encore rayé une dette contractée. Ivo resta donc à la maison presque comme un prisonnier, il demeura auprès de ses pigeons, prenant solennellement congé d'eux ainsi que de tous les petits coins tranquilles qu'il aimait.

Le soir précédant le départ il alla dans la maison d'Emmerenz pour faire ses adieux. Emmerenz lui apporta quelque chose qui était enveloppé dans un papier et dit : « Tiens, prends, c'est un de mes petits canards. » Bien qu'Ivo ne manifestât aucune résistance, elle dit quand même : « Non, tu dois le prendre. Tu te souviens, comment je les ramenaient en passant par la charrière. A cette époque-là ils étaient jeunes et minuscules, et toi aussi tu

les as nourris ; non, vraiment, prends-le, vous pourrez le manger demain sur la route. »

Ivo tenait d'une main le canard rôti, et tendait l'autre main pour dire au revoir à Emmerenz et ses parents. Il revint ensuite chez lui le cœur gros. Toute la maisonnée était en ébullition, on voulait partir pendant la nuit, à une heure du matin, afin d'arriver à Ehingen « dans les temps ». Sur la banquette du poêle était assis un orphelin d'Ahldorf, qui devait lui aussi entrer au petit séminaire ; ses affaires étaient empaquetées à ses côtés, dans une housse de coussin bleue. Ivo en oublia sa propre peine, pris de pitié pour cet orphelin que personne n'accompagnait, et qui, seul et abandonné, ne pouvait compter que sur de bonnes âmes. Parce qu'il n'avait pas d'autre consolation à portée de main, il lui mit le canard sous le nez et lui dit : « Regarde, demain on mangera ça ensemble. Hein, tu mangeras bien volontiers une aile ou un petit bout de poitrine ? » Il dit cela d'un air tout réjoui et, afin de donner à l'étranger la pleine assurance qu'il aurait sa part, il ajouta : « Tiens, tu peux le mettre dans ton paquet. » Mais sa mère l'en empêcha, car les vêtements en auraient été salis.

On alla se coucher tôt. Le petit orphelin, qui s'appelait Bartholomée, dormit dans le lit de Nazi, car celui-ci devait rester éveillé pour nourrir le cheval et s'assurer qu'on ne manque pas l'heure du réveil.

Alors qu'Ivo était déjà couché, sa mère vint encore une fois, à pas légers. Elle portait une lampe à huile et mettait sa main devant la lumière, pour ne pas déranger l'enfant à peu près assoupi ; mais Ivo ne dormait pas encore, et la mère dit, en relevant doucement la couverture sous son menton, puis en lui caressant la tête de la main : « Fais bien ta prière, puis dors bien. Bonne nuit. »

Ivo pleura amèrement, quand sa mère fut partie. Telle une apparition lumineuse, elle avait disparu, et il se retrouvait de nouveau dans un noir profond. Il lui semblait être déjà bien loin, dans une maison sinistre, inconnue ; puis il lui revint à l'esprit que, le lendemain, sa mère ne viendrait plus ainsi à son chevet, et il se mit à sangloter dans l'oreiller. Il pensa à Emmerenz et à tous les gens du village, il les aimait tant, il ne pouvait se représenter comment ils s'en sortiraient sans lui et se demandait si tout allait encore continuer de vivre exactement comme la veille ; il s'imaginait qu'il allait manquer à tout le monde autant que lui se languirait d'eux ; son départ devait marquer profondément la vie de tous, comme la sienne ; il pleura, sur son propre sort et celui des autres, et ses larmes coulaient sans interruption. Il finit par se relever, joignit les mains et pria à voix haute, avec une grande ferveur, comme s'il eût serré contre son cœur, en personne, Dieu et tous les saints. Puis il s'endormit paisiblement.

Ivo se débattit en clignant des yeux lorsque Nazi arriva avec la lampe, il n'était pas question pour lui de se lever, mais Nazi dit d'un air peiné : « Je ne peux pas t'aider, lève-toi, maintenant tu dois apprendre à te lever comme tout le monde en a le devoir. »

Une fois dans la pièce commune, Ivo titubait encore ça et là comme un homme ivre. Il ne retrouva tous ses esprits qu'après avoir bu un café bien fort.

Toute la maisonnée était debout, Ivo prit congé de ses frères et sœurs en pleurant. Bartel était assis à côté de Nazi, à l'avant, sur les planches rembourrées de sacs d'avoine, la mère était déjà montée dans la charrette, Joseph, le frère aîné, tenait le cheval aubère par la bride. Valentin alors souleva son fils en l'air et l'embrassa, c'était la première fois de sa vie qu'il lui témoignait cette marque d'amour, Ivo l'enlaça avec force gémissements, Valentin était visiblement ému, mais il se comporta en homme et il installa Ivo sur la petite charrette, lui tendit la main et dit d'une voix mal assurée : « Que Dieu te garde, Ivo, sois courageux. »

La mère enveloppa Ivo tout contre elle, dans le manteau de son mari, le cheval aubère se mit en route, et partit à travers le village, qui était silencieux et sombre ; seule, ici et là, une triste lumière brûlait auprès d'un être souffrant, et on voyait flotter, en passant devant les fenêtres, les ombres indistinctes des garde-malades. Ces chères âmes, qui habitaient derrière tous ces murs silencieux, ne disaient pas adieu ; seul le veilleur de nuit dans la carrière s'interrompit au milieu de son appel et dit : « Faites bonne route. »

Ils roulèrent ainsi tous les quatre pendant presque une heure, on n'entendait rien d'autre que le pas du cheval et le cliquètement de la charrette. Ivo reposait sur le sein de sa mère et la tenait étroitement enlacée.

Soudain il s'extirpa du chaud tissu qui l'enveloppait et dit : « Bartel, as-tu toi aussi un manteau ? »

« Oui, Nazi m'a donné la couverture du cheval. »

Ivo se réinstalla calmement dans la chaleur du sein maternel, et vaincu par la tristesse et la fatigue, il s'endormit.

Enfance bénie, dont les peines peuvent encore, dans la douce nuit, être emportées par l'oubli du sommeil !

Le chemin traversait la forêt presque sur toute la distance, d'abord jusqu'à Mühringen, puis à travers la charmante petite vallée de l'Eyach et la ville thermale d'Imnau. Ivo ne vit rien de tout cela. Il ne s'éveilla que dans la montée du raidillon de Haigerloch et tressaillit lorsqu'il vit en-dessous la ville entourée des montagnes raides et escarpées ; tout lui apparut comme dans un rêve.

Le jour se levait, et le froid se fit pendant un moment plus sensible; de fait, au lever du soleil, la froide nuit s'élève au-dessus du sol et, intensifiant ses dernières forces, souffle en direction des créatures terrestres. On s'arrêta à Hechingen à l'auberge du Petit Cheval. Une jeune fille se tenait sur le seuil de l'auberge.

Ivo devait penser à Emmerenz, puisqu'il dit: «Mère, est-ce qu'on va manger le canard maintenant?»

«Non, à Gamertingen, et on se fera servir une soupe avec.»

La luminosité éclatante de cette journée dans la jolie vallée de Killer, la variété du spectacle et la vie sauvage de cette rude région de l'Alb²⁰ redonnèrent le sourire à Ivo, et, apercevant un gros troupeau de bovins dans un pâturage, il dit à Nazi: «Surtout occupe-toi bien de mon veau!»

«Il n'y aura pas beaucoup à s'en occuper, ton père l'a vendu au Buchmaier, qui vient le chercher aujourd'hui même et va l'habituer au joug.»

Ivo connaissait trop bien le destin des animaux pour s'affliger de cette nouvelle; il se contenta de remarquer: «Il sera bien chez le Buchmaier, il est honnête avec les hommes et avec les bêtes, il n'exigera pas trop de lui. Et puis, il n'attelle pas les bœufs au même joug, chacun porte le sien, ça ne les fait pas autant souffrir car ils peuvent bouger librement.»

Le soleil commençait déjà à décliner lorsqu'on arriva dans la vallée du Danube. Nazi paraissait d'humeur particulièrement badine. La tête tournée vers eux, il racontait au sujet de Munderkingen, un bourg tout proche, toutes sortes de plaisanteries très drôles, celles-là mêmes dont on accable d'habitude les citoyens de Schilda; Ivo riait de tout son cœur et conclut en disant: «Je voudrais qu'on puisse voyager ensemble pendant toute une année comme ça, autour du monde.»

Mais la fin était désormais proche, car on était arrivé à l'entrée d'Ehingen.

Ivo sursauta et serra très fort la main de sa mère.

On s'arrêta dans une auberge, non loin du couvent.

A peine nos voyageurs s'étaient-ils assis à une table que sonnèrent les vêpres; la mère se leva, fit signe aux deux enfants et alla avec eux à l'église.

Un pouvoir profond s'exerce par la présence, partout si visible, de l'Église catholique: où que tu ailles, où que tu t'arrêtes, partout de hauts temples sont érigés pour ta foi, ton espérance, ton Dieu, partout les fidèles s'agenouillent, cherchant des yeux avec ferveur les mêmes sanctuaires, ayant les mêmes mots à la bouche, reproduisant les mêmes signes, partout tu es au milieu de tes frères, les enfants du même Saint Père que l'on peut voir à Rome.

20. La région de l'Alb est souvent appelée en français le Jura souabe.

La foi catholique, une et indivisible, répandue dans le monde entier, met partout sous tes yeux des colonnes et de vastes bâtiments que soutient le nom de ton Seigneur, et dans la maison de ton Dieu tu retrouves, partout, ton foyer, et la même voie d'entrée vers ton éternelle résurrection.

Habitée par une foi inébranlable, la mère prit son fils d'une main, le petit orphelin de l'autre, et alla avec eux au couvent.

Il y avait là de tous côtés un va-et-vient bariolé, on y voyait les costumes traditionnels de toutes les contrées catholiques du pays.

Après que le *famulus*²¹, à l'entrée du couvent, eut regardé et rendu les documents, ils furent conduits tous les trois auprès du supérieur. C'était un vieil homme à l'air renfrogné, il ne répondit aux discours de Christine, la mère d'Ivo, rien d'autre que : « Oui, oui, c'est bon. » Il avait déjà dû écouter tant de gens ce jour-là qu'on ne pouvait pas lui en vouloir d'être laconique.

Ivo tira sa mère par la jupe, et celle-ci pria alors le « révérend père » de bien vouloir autoriser son fils à dormir encore cette nuit-là à l'auberge avec elle.

Après un moment de silence l'homme dit : « Soit ! Mais il doit être là demain, au petit matin, avant la messe. »

Bartel fut très volubile au moment de se séparer de madame Christine. Le pauvre garçon avait l'habitude de remercier les gens de bonne volonté, et il le faisait de façon magistrale, comme s'il eût déroulé une litanie. Il suivit docilement le *famulus* dans sa chambre.

Ivo fit des bonds de joie à l'idée de pouvoir rester encore auprès de sa mère, et il continua à bavarder avec elle tard dans la nuit.

Le matin suivant, un dimanche, le soleil resplendissait. Une heure avant la messe, Ivo, tenant sa mère par la main, se rendit au couvent. Nazi marchait derrière, portant ses bagages ainsi que le paquet de Bartholomée.

La mère aida Ivo à ranger ses affaires dans l'armoire prévue à cet effet et elle en fit l'inventaire avec lui ; souvent cependant elle jetait alentour des regards tristes, en constatant que douze garçons devaient vivre là, dans une seule pièce.

La cloche de l'église sonna. Mère et fils se séparèrent, car ce dernier devait se joindre à ses camarades.

Après la messe, la mère alla voir madame l'intendante : au moins, c'était une femme avec qui on pouvait parler. Elle la pria de glisser de temps en temps à son cher Ivo un petit quelque chose, sinon le garçon oublierait de manger, mais elle le lui revaudrait au double.

Ivo eut encore le droit, peu de temps avant le repas, d'aller retrouver sa mère à l'auberge. La consciencieuse mère recommanda instamment son fils à la patronne de l'auberge, celle-ci devait toujours lui donner ce qu'il

21. Le *famulus* est un domestique.

voulait, noter soigneusement la somme, qui serait payée avec exactitude. L'aubergiste affairée s'engagea sur tout, bien qu'elle sût pertinemment qu'elle ne pourrait rien faire pour lui.

A table Ivo mangea de bon appétit, il savait en effet que sa mère n'était pas loin; mais après le repas, il retourna à l'auberge tout affligé, car le temps des adieux les plus difficiles était désormais arrivé. Il alla à l'écurie voir Nazi, qui était justement en train d'harnacher le cheval aubère.

« Dis, Nazi, tu resteras un bon ami pour moi, hein? »

« Je te le jure sur l'Évangile », répondit celui-ci, faisant glisser le collier sur la tête du cheval; il ne se retourna pas, car il voulait dissimuler son émotion.

« Et tu salueras aussi de ma part tous ceux qui te demanderont de mes nouvelles? »

« Oui, oui, pour sûr, et ne te chagrine donc pas tant à l'idée de ne plus être à la maison; c'est un adieu joyeux quand on peut penser qu'il y a, au village, des gens qui nous aiment et à qui on n'a pas fait de mal. » – La voix de Nazi s'interrompit, sa bouche lui semblait sèche, et il avait la gorge serrée; Ivo ne remarqua rien de tout cela, car il demanda :

« Et les pigeons, dis, tu ne les relâches pas avant que je sois rentré? »

« Pas une plume ne s'envolera! Mais rentre donc voir un peu ta mère maintenant, il faut qu'on y aille, sinon on sera encore ici demain. Reste joyeux et ne te laisse pas gagner par la tristesse, Ehingen ne se trouve tout de même pas sur une autre planète. Allez, hue! » Il conduisit le cheval vers la charrette, et Ivo alla retrouver sa mère.

Quand il la vit pleurer de façon si pitoyable, il réprima sa souffrance et dit :

« Vous ne devez pas vous lamenter comme ça, Ehingen n'est pas sur une autre planète, et je vais revenir à Pâques. Il faut se réjouir, allez! »

La mère se mordit les lèvres de douleur, puis elle se pencha vers Ivo, l'enlaça, l'embrassa en disant : « Reste pieux et bon », ce furent les derniers mots qu'elle réussit à sangloter; puis elle monta sur la charrette, le cheval aubère se mit en mouvement, l'animal tourna encore une fois la tête, comme pour dire également au revoir à Ivo, Nazi lui fit encore un signe de la tête, et ils partirent dans un grand bruit de roues.

Ivo resta là, les mains jointes, la tête inclinée. Quand il releva ses yeux pleins de larmes et ne vit plus l'objet de son amour, une force prodigieuse s'empara de lui, il courut après la petite charrette jusqu'en-dehors de la ville, et là, il l'aperçut de loin, qui fuyait sur la route blanche. Il resta un moment à regarder puis retourna dans la ville : tous les gens y étaient si gais, ils étaient chez eux ici, lui seul était étranger et triste. Mais là-bas, dans la charrette, la mère tenait son « Nuster²² » à la main et priait : « Sainte

22. Le mot « Nuster », employé entre guillemets dans le texte allemand, est glosé ainsi en note : « De Pater noster, équivalent de chapelet ».

Mère de Dieu! Tu sais ce qu'est l'amour maternel, tu l'as éprouvé dans la douleur et dans la joie. Protège mon enfant, mon petit cœur. Et si je commets un péché en l'aimant tellement, fais que ce soit moi qui en porte la faute, et pas lui!»

Lorsqu'Ivo revint au couvent, il dut se rendre immédiatement à l'office de midi; mais cette fois-ci il ne put trouver aucune prière, il était trop épuisé, son cœur était trop frémissant. C'est la première fois qu'il était à la messe sans savoir qu'il y était; il chantait sans réfléchir, il écoutait sans réfléchir.

Ce simple fait révèle déjà les conséquences du mode de vie qu'il commençait à adopter; sa volonté personnelle reculait, l'ordre et la loi s'imposaient.

Ainsi la vie de notre Ivo devint dès lors strictement uniforme dans sa régularité, et si nous connaissons le cours d'une de ses journées, nous connaissons le cours de toutes les autres.

Les garçons dormaient dans de grandes salles sous la surveillance d'un répétiteur.

À cinq heures et demie du matin, la cloche sonnait; le famulus entra, allumait les lanternes qui pendaient du plafond, et tous devaient alors se rendre à l'église pour prier; puis on allait prendre le petit-déjeuner commun, à partir de quoi le travail personnel commençait, jusqu'à huit heures, heure du début des cours; à la fin il y avait le repas commun, puis on avait une heure de «récréation», c'est-à-dire une heure de promenade sous surveillance. Après les quelques cours qui s'ensuivaient encore, les garçons avaient le droit de jouer un moment dans la cour, mais même là, le surveillant ne manquait pas d'ouvrir l'œil. De même que l'étroitesse de l'espace signalait déjà le manque de liberté, celle-ci se mesurait également dans le temps «libre» consacré au jeu; il n'y avait jamais de joie spontanée et non contrainte, et surtout *jamais de paisible moment de solitude intérieure*.

À la maison Ivo avait fini par devenir en quelque sorte le joyau de la famille: quand il s'asseyait dans la pièce commune devant ses livres, sa mère veillait soigneusement à ce qu'il n'y ait ni bruit ni agitation à proximité, presque personne n'avait le droit de pénétrer dans la pièce, et on avait l'impression qu'un prodige sacré et mystérieux se préparait à l'intérieur; mais ici, quand tous, après le repas du soir, retournaient à leurs occupations personnelles, on entendait ça et là l'un bouger, l'autre chuchoter, même à voix basse; Ivo ne pouvait s'empêcher de tendre l'oreille et ne travaillait qu'avec distraction.

Celui qui sait la force insondable par laquelle est souvent envahie l'âme solitaire qui se reflète elle-même dans ses propres pensées ou accueille des pensées venues d'ailleurs; celui qui connaît ce mouvement de l'esprit qui se déploie comme les fleurs s'épanouissent, celui-là partagera la douleur

d'Ivo à ne plus du tout pouvoir être seul. Il ne s'appartenait plus en propre, il appartenait sans interruption à une communauté.

A neuf heures la cloche sonnait de nouveau pour la prière commune, après quoi tous devaient aller se coucher.

Alors seulement Ivo se voyait rendu à lui-même, il fuyait en pensée vers les siens, jusqu'à ce que le sommeil vienne tout recouvrir.

Ainsi les premiers jours, Ivo avait l'impression d'avoir été vendu, car aucun libre arbitre ne s'exerçait plus nulle part, tout n'était que prescription et commandement ; son âme faisait un apprentissage cruel : celui du *caractère implacable de la loi*.

C'est dans la logique de toutes les Eglises apparemment bien établies que de vite amputer leurs disciples de leur libre arbitre, si fécond, et de soumettre leur action et leur vouloir au joug de l'inflexible loi.

La plus haute tâche de l'éducation consiste pourtant à éduquer au respect et à l'accomplissement de la loi trouvée dans la connaissance.

Ivo errait ça et là, plein d'affliction, et un mot prononcé sèchement suffisait à faire surgir les larmes de ses yeux. C'est ce qu'avaient remarqué quelques méchants camarades, et ils le taquinaient de toutes les manières possibles. Il se trouvait par exemple de grossiers et détestables comparses qui, venant de foyers modestes, appréciaient particulièrement la nourriture et les soins dispensés à tous. Ayant remarqué qu'Ivo était sujet au dégoût, ils évoquaient, pendant les repas, toutes sortes de choses répugnantes, de sorte qu'Ivo sortait souvent de table sans avoir rien mangé.

Les précautions prises par la mère auprès de l'intendante lui furent à ce moment très utiles.

L'excès d'autorité engendre partout un contournement de la loi, que les gardiens doivent laisser passer sans répression sévère, et c'est ainsi que de nombreux garçons, pour avoir une plus grande liberté, eurent bientôt imaginé toutes sortes de ruses et de détours, en plus de ceux qui se transmettent d'une génération à l'autre comme par un legs secret ; mais Ivo n'y prenait aucune part, pas plus qu'aux farces jouées parfois en secret aux professeurs et aux surveillants – il était silencieux et solitaire.

La première lettre écrite à ses parents nous donne un aperçu de sa situation ; la voici :

« Chers parents, chers frères et sœurs,

Je ne voulais pas vous écrire avant de m'être habitué à ces nouveaux lieux. Ah ! j'ai vécu tellement de choses pendant ces trois semaines que j'ai bien cru que j'allais en mourir. Vrai ! si j'avais osé, je serais bel et bien rentré à la maison. J'ai souvent pensé : il m'arrive la même chose qu'à notre vache de l'Allgäu, elle n'a rien mangé non plus tant qu'elle s'est sentie étrangère

aux autres bêtes. Nous sommes bien nourris, nous avons de la viande tous les jours sauf le vendredi, et aussi du vin le dimanche. Madame l'intendante a beaucoup fait pour moi ; mais je ne peux pas aller voir l'aubergiste, car il nous est interdit d'aller dans des auberges. Ah ! on nous traite vraiment de façon très sévère – nous n'avons même pas le droit d'aller marcher seul, pendant la demi-heure de promenade l'après-midi. Oh ! si seulement j'avais des ailes, pour pouvoir venir vous retrouver ! Ce que je préfère, c'est quand on va se promener sur le chemin par lequel nous sommes arrivés, alors je pense à l'avenir verdoyant qui m'attend – quand je prendrai de nouveau ce chemin au moment des congés. Il fait aussi²³ très froid ici. Envoie-moi donc une chemise en laine, ma chère mère, doublée de vert sur la poitrine. J'ai bien plus froid ici que lorsque j'allais à Horb ; là-bas, je pouvais faire ce que je voulais, ici je ne suis plus maître de moi. Ah ! j'ai la tête si souvent lourde à force de pleurer, je crois que je vais en tomber malade. Ma chère mère, ne te fais cependant pas trop de souci, ça va bientôt aller mieux et je me trouve quand même à mon aise ici ; mais j'ai besoin de t'ouvrir mon cœur. Pour sûr, j'ai l'intention de m'appliquer sérieusement, et avec l'aide de Dieu, tout ira bien ; j'ai foi en lui, en notre Sauveur, en la sainte Mère de Dieu et en tous les saints, et d'autres avant moi ont enduré ça eux aussi. Soyez donc joyeux, aimez-vous bien les uns les autres ! Car avec la distance, on comprend à quel point on doit s'aimer quand on est ensemble ; maintenant, si j'étais là, je ne serais certainement jamais querelleur ou insatisfait, et la chère Gretle n'aurait plus de raisons de se disputer avec moi. Priez bien, saluez pour moi tous mes bons amis.

Votre cher fils Ivo Bock.

Postscriptum. Chère mère, un nouveau répétiteur est venu, c'est justement Gregor, le fils de Christle le tailleur. Mais ce n'est pas sa sœur qui l'assiste, c'est une personne étrangère. Demande à Christle le tailleur de lui écrire pour qu'il m'accepte à ses côtés.

Cher Nazi, je te salue de tout cœur, je pense bien souvent à toi. On ne voit ici presque que des vaches de la race Allgäu bleue, et quand je vois un paysan qui travaille dans son champ, j'ai toujours envie de me précipiter pour aller l'aider. L'intendant a lui aussi des pigeons, mais il s'en défait chaque année en prévision de l'hiver ! – Bartel ne loge pas dans la même chambrée que moi, il est très content, il n'a jamais été aussi bien ; il faut dire qu'il n'a pas une bonne chère mère, comme moi, et pas de père non plus. Si seulement j'avais ici un vrai camarade –

On est autorisé, le soir, à rendre visite à sa famille, et beaucoup y vont, mais je ne connais personne ici. Ah mon Dieu ! si j'étais à Nordstetten –

23. Le texte allemand comporte la note suivante : « A cet endroit a été rayé "*frigor ad*" ».

Excusez ma vilaine écriture. Ah mon Dieu! si seulement j'étais auprès de vous! J'ai encore beaucoup de choses sur le cœur, mais je vais conclure maintenant, car la cloche sonne l'heure du coucher. N'oubliez pas de penser souvent à moi!»

Cette lettre fit une forte impression dans la maison des parents, la mère la glissa dans son sac et la relut si souvent qu'elle finit par partir en petits morceaux; chaque fois cependant qu'elle rencontrait des formules comme «j'ai pensé, j'ai fait, j'ai pu», elle levait un peu les yeux de la feuille, son enfant lui était à ce moment si étranger. Puis elle se rappelait de nouveau que la lettre était précisément écrite par un «savant», et que le prêtre aussi parlait de la sorte dans ses sermons. Elle était en outre particulièrement tourmentée par les nombreux tirets²⁴, qui pouvaient signifier tant de choses.

Nazi se proposa immédiatement pour aller à Ehingen, en marchant toute la nuit, afin d'apporter à Ivo les affaires et les nouvelles souhaitées.

Walpurgle, la jolie couturière, travailla désormais chez les parents d'Ivo, la mère lui donnait ce qu'il y avait de meilleur à manger et à boire; elle avait l'impression que cela aurait des incidences positives sur le vêtement demandé par Ivo, et elle disait souvent: «N'épargne rien, c'est pour mon Ivo.»

Noël n'était pas loin, et on prépara donc pour Ivo un pain appelé *Hutzelbrod*, pétri avec de l'eau-de-vie de cerise et fourré avec un mélange de poires et de pommes séchées, le Hutzel, ainsi que des noix; il fut emballé dans un sac, avec en outre des fruits en quantité, un peu d'argent et d'autres choses encore, et un soir, tard, Nazi, chargé de ces provisions, quitta le village.

Ivo ne put en croire ses yeux, quand il vit arriver Nazi, avec un sac en bandoulière, lors de la promenade de l'après-midi; mais quand Nazi le salua de la main, il courut à sa rencontre et lui sauta au cou. Beaucoup de garçons s'approchèrent, et tout étonnés, restèrent là à regarder.

«Bock», demanda l'un d'eux, «est-ce que c'est ton frère?»

Ivo acquiesça, il ne voulait pas dire que Nazi n'était qu'un valet de ferme.

«Alors ton père doit être sacrément vieux!», dit un autre garçon. Ils éclatèrent tous de rire. Mais Clemens Bauer, un garçon de la région de Hohenlohisch, dit: «Pff, honte à vous, bande d'envieux; vous devriez vous réjouir pour lui.» Il courut vers le répétiteur, qui les accompagnait pour les surveiller, et obtint pour Ivo l'autorisation de rentrer seul avec Nazi.

24. Perrot commente en note: «Le tiret, en allemand, se nomme *trait de réflexion*, et dénote souvent une restriction mentale.», *op. cit.*, p. 136.

Un air de profond ravissement éclaira le visage de notre Ivo, c'était un bon garçon que ce Clemens; il fut traversé par l'idée que ce dernier pourrait, grâce à son cher Nazi, devenir lui aussi un ami.

Il rentra en tenant la main de son vieil ami, son bavardage et sa joie étaient sans limite. Quand de surcroît les provisions furent sorties du sac, il poussa de grands cris de joie. Il mit tout de suite quelque chose de côté pour le bon Clemens, mais il partagea aussi, à leur retour, avec chacun de ses camarades de chambrée.

Nazi avait aussi apporté une lettre pour Gregor, le fils de Christle le tailleur, Ivo la lui porta immédiatement et Gregor l'engagea à venir le voir plus souvent et à lui faire part de toutes ses préoccupations.

Le soir, Ivo fut autorisé à aller voir Nazi à l'auberge, ils ne pouvaient pas s'arrêter de parler et de se poser des questions. Quand sonna l'heure de la prière, Nazi l'accompagna au couvent.

Ivo, comme s'il eût été soutenu par une main amie, monta presque en flottant les marches du couvent, il se sentait désormais bien plus à la maison en ce lieu, puisque tout Nordstetten était venu à lui par l'entremise de son émissaire le plus aimé; il avait aussi désormais un protecteur et un ami, et tout cela grâce au cher, au bon Nazi.

A partir de ce moment la vie de notre Ivo fut animée par l'étude, la gaieté et l'amitié. Sa mère, suivant l'expression, ne laissait aucun oiseau s'envoler sans lui confier quelque chose pour son fils. Et tout comme dans son armoire il ne manquait presque jamais rien, de même dans le reliquaire de son cœur régnait toujours une joie secrète. La vie autour de lui prit de plus belles couleurs, ce à quoi contribuèrent particulièrement les encouragements de Clemens. Tous deux cependant ne se lièrent pas si rapidement qu'on aurait pu l'imaginer; il fallut pour cela un événement exceptionnel. Les autres garçons en revanche, lorsqu'ils virent qu'Ivo avait beaucoup de crédit auprès du répétiteur Haible (c'était le nom de Gregor), arrêtaient dès lors de l'offenser et cherchèrent même à gagner ses bonnes grâces.

Ivo éprouva aussi une joie particulière en apprenant la musique.

Un orchestre aussi complet que possible avait été monté en vue des festivités religieuses, Ivo avait choisi le cor de chasse et en atteignit vite une assez grande maîtrise.

Un jour, le supérieur voulut faire goûter de nouveau la chaleur d'un foyer à ces garçons qui menaient une vraie vie de caserne. C'est pourquoi, pendant le cours de religion, il invita à un dîner chez lui les douze meilleurs élèves, au nombre desquels comptait Ivo. Cette invitation fut considérée comme un ordre, et le soir, chacun d'entre eux, en fonction de son rang, entra avec force révérences chez le supérieur.

Il vivait avec sa vieille sœur. Il n'avait été préparé que du thé, et les écoliers se servirent avec timidité.

Ce bon vieil homme ne savait plus lui-même depuis longtemps ce qu'était la vie de famille. Au lieu de questionner les garçons sur leur village natal et autres choses de ce genre, il leur parla de livres et d'étude. A un seul moment, alors qu'il racontait une histoire amusante de sa jeunesse, à savoir la façon dont deux feuillets s'étaient attachés l'un à l'autre dans sa Bible, le laissant très désemparé, des rires à demi-étouffés s'élevèrent de la rangée de garçons. Mais le supérieur en fit tout de suite un sujet d'enseignement, expliquant que, si l'on ne comprend pas bien quelque chose dans la Bible, c'est qu'on doit avoir accolé un feuillet à un autre.

Quand neuf heures sonnèrent, il dit : « Bon, c'est maintenant l'heure de la prière du soir. » Tous se levèrent et prièrent, puis il leur souhaita bonne nuit et les garçons s'en allèrent. Ils avaient peu goûté la douceur du foyer chez le supérieur.

Ainsi s'écoula l'hiver pour Ivo. Il était souvent chagriné, quand il voyait les garçons de la ville faire de la luge ou se lancer des boules de neige. Mais lorsque la neige fondit au-dehors, et que les premières pousses sortirent dans la nature, son cœur se mit à battre des mêmes pulsations que celles qui éveillaient la Terre à l'extérieur ; et il désira lui aussi ardemment être, dehors, à l'air libre, dans son village natal ensoleillé.

VIII. LES VACANCES

Plusieurs semaines déjà avant les vacances de Pâques, plus aucun garçon n'avait la tête aux études ; tous sautillaient et bondissaient en pensant qu'ils allaient rentrer chez eux.

Ivo et Clemens allaient souvent se promener, main dans la main, et se parlaient beaucoup de leur village natal.

Clemens était le fils d'un greffier. Son enfance n'avait pas été attachée à un lieu car son père avait été envoyé à trois reprises dans une ville étrangère.

La veille des vacances, dans toutes les chambrées on s'affairait à ses bagages, comme à la veille d'une manœuvre ; au matin cependant tous les garçons durent encore se rendre à la messe, mais ils avaient beau chanter à pleine voix, leurs pensées et leurs désirs étaient bien plus dirigés vers leur patrie terrestre que céleste.

Ivo prit affectueusement congé de Clemens, et, comme le veut la coutume, il fit quelques pas derrière la charrette, quoiqu'il eût par ailleurs beaucoup à faire. Bartel partit avec lui, il se rendait chez une cousine. C'était un voyageur bien importun car, dans chaque village béni par Notre Seigneur, il voulait s'arrêter pour se restaurer. Ivo ne l'y autorisa que dans la vallée de

Untermacht, où leurs chemins se séparèrent. Un heureux hasard fit qu'Ivo y rencontra des marchands de chevaux juifs originaires de Nordstetten. Ils en éprouvèrent une grande joie, ce qu'Ivo leur rendit de tout cœur. Ils étaient justement sur le point de repartir, et Ivo put faire route avec eux pendant quelques heures. Il leur posa des questions sur tout ce qui s'était passé au village, et fut informé des naissances, des mariages et des morts. Ivo pensa que ces trois-là étaient les Parques de la vie, et il se récita en son for intérieur ce vers appris à l'école : *Clotho colum retinet, Lachesis net, et Atropos occat*²⁵.

Au début de la montée, ces marchands voyageurs tirèrent leur phylactère d'une sacoche et le fixèrent à leur front et à leur bras : puis, ouvrant de petits livres, ils récitèrent leur longue prière du matin. Ivo compara la buée s'échappant de leurs lèvres qui s'agitaient à l'encens dans la Bible, car il considérait chaque confession religieuse, et la confession juive en particulier, comme vénérable du fait de son ancienneté. Il jeta également un œil dans le livre de prières de son voisin et se réjouit de pouvoir lui aussi lire l'hébreu. L'homme en prière hocha la tête vers lui en silence, mais avec amitié.

Ivo était en admiration devant l'adresse avec laquelle ces hommes déchiffrèrent l'hébreu, plus rapidement même que le supérieur.

Quand Ivo, avec de chaleureux remerciements, descendit de la charrette pour continuer son chemin à pied, il dut promettre à ses compatriotes de ne pas chercher à atteindre sa destination dans la journée, afin de ne pas tomber malade. Continuant sa route tranquillement, Ivo loua en son for intérieur son cher Nordstetten, où les hommes, chrétiens et juifs, sans différence, étaient si bons.

Même si Ivo ne cessait de penser à son foyer, il n'en prêtait pas moins attention à tout ce qui l'entourait et se faisait même quelques remarques d'ordre général. Plus d'une fois, en apercevant de loin le clocher d'un village, il pensa : « C'est quand même beau que, dans un village, ce soit l'église que l'on voie en premier ; ainsi on sait tout de suite que des chrétiens cohabitent là et que leur maison la plus belle et la plus noble appartient à Dieu. »

Une autre fois il se fit la remarque suivante : « C'est superbe, tous ces arbres fruitiers qui environnent chaque village ; ce sont les meilleurs amis des hommes. Il y a d'abord l'homme, puis le bétail, puis les arbres fruitiers ; eux aussi ont besoin de l'homme, il doit les greffer. C'est vraiment prodigieux ! Tout autour ce n'est qu'herbe et plantes de petite taille, et là, d'un coup, un gros tronc s'élève dans les airs, qui porte plein de fleurs.

25. Klotho tient la quenouille, Lachesis file, et Atropos coupe le fil.

*Ô qu'il est beau, le Monde créé par Dieu
Combien il mérite qu'on s'en réjouisse,
Ainsi je veux, avant de devenir cendre,
Avoir ma joie sur cette belle Terre.»*

Ivo restait immobile, face à cette sainte révélation de la grandeur et de la toute-puissance de Dieu.

Quoique l'âme de notre Ivo se suffit désormais à elle-même, il se joignit néanmoins à quelques voyageurs qui faisaient la même route que lui ; les gens lui accordaient très vite leur confiance, son bon cœur se reflétait sur son visage, et il était aux anges de voir que partout, il n'y avait que des hommes bons et amicaux.

Il faisait nuit lorsque notre voyageur arriva à Hechingen, d'où il n'était plus qu'à cinq heures de chez lui. A vrai dire il ne se sentait pas très fatigué, oui, il aurait encore pu marcher toute la nuit, mais il pensa à sa promesse ; et puis il voulait aussi arriver à la maison pendant la journée. « Il faisait sombre quand je suis parti », se dit-il, assis à la table de l'auberge, « il fera grand jour quand je reviendrai. » Il eut même la vanité de regretter que la maison de ses parents ne se trouve pas à l'autre bout du village afin de pouvoir le traverser avec son sac d'écolier vert, et se faire ainsi bien remarquer.

Le soleil brillait déjà depuis longtemps lorsqu'Ivo s'éveilla. Ce fut un réveil plus joyeux que le réveil au petit séminaire, sous les lanternes. C'était une belle journée, un vrai jour d'allégresse pour les oiseaux dans le ciel et les fleurs sur les arbres.

Ivo aurait bien aimé lui aussi avoir des ailes, et à défaut il fit voler sa calotte dans les airs. Il s'élança sur le chemin, mais s'arrêta soudainement, s'assit sur une borne, et, se récitant les paroles du deuxième livre de Moïse, chapitre 3, verset 5 : « Retire tes sandales de tes pieds car le lieu où tu te tiens est une terre sainte », il enleva ses chaussures. Lestement, tel un poulain non ferré, il bondit de l'avant, sur ce chemin qui menait tout droit à son village natal ; mais il se rendit compte très vite qu'il avait oublié, au couvent, ce que c'était que de marcher pieds nus. Se mordant les lèvres de douleur, il remit ses chaussures en pensant au beau verset 12 du psaume 91 : « Le Seigneur t'enverra son Ange, pour que ton pied ne bute pas contre les pierres. »

A Haigerloch Ivo acheta deux bretzels croquants, un pour sa mère, l'autre pour... Emmerenz. « Tout de même, elle t'a fait cadeau du canard », s'excusa-t-il auprès de sa conscience. Il n'hésita pas à faire un détour et à passer par la grand-route, car il craignait, dans sa joie, de se perdre, et voulait

être tout à fait sûr du chemin : de plus la distance à parcourir à travers le village était bien plus longue que lorsqu'on venait de Mühringen.

Plus sa patrie approchait, plus le monde s'éclaircissait aux yeux d'Ivo, et plus il levait les bras vers le ciel dans une muette jubilation. Par moments néanmoins, il n'arrivait pas à croire qu'il rentrait bel et bien chez lui, sa joie était trop grande, il allait forcément succomber en route à quelque infortune ou à l'excès de son ravissement ; et il s'asseyait souvent pour reprendre des forces.

Les gens qui comptaient deux heures pour venir depuis Haigerloch faisaient erreur, « le renard a mesuré le chemin, et a ajouté sa queue ; en réalité ça fait plus de huit heures », pensa Ivo.

Ô patrie, lieu sacré et chéri ! C'est en toi que palpite notre pouls, que bat notre cœur ; en toi se trouvent la terre et les racines de l'existence, un souffle enchanté s'élève, l'enfance perdue au loin nous attire dans tes rues étroites, et bien des yeux, depuis longtemps fermés, te contemplent avec amitié. Sois bénie, sois bénie, ô toi, paisible patrie !

Non loin de Buchhofe, Ivo vit son ancien veau en train de labourer un champ. Il se précipita, demanda au valet de ferme si c'était une bonne bête, et se réjouit de l'entendre louer ; mais l'animal semblait ne plus le reconnaître, il baissa sa tête sous le joug en direction de la terre. Ivo lui aurait bien donné quelque chose, et il était près de lui mettre un bretzel sous le muffle, mais il eut honte et poursuivit sa route.

A la maison en briques, il croisa le fils de Hansjörg, Peter, le borgne, qui lui tendit la main avec tristesse et lui dit : « Constantin est rentré depuis hier. »

Salué par tous, Ivo continua son chemin. Tout ici le rendait à sa patrie, ce qui vivait et ce qui était immobile et silencieux, chaque enclos, chaque tas de bois le considéraient avec familiarité et lui racontaient des histoires du passé ; quand il aperçut la maison de ses parents, sa vue se brouilla car ses yeux étaient pleins de larmes de joie.

Emmerenz était assise avec l'enfant de l'instituteur sous le noyer. Quand elle vit le voyageur arriver, elle n'alla pas à sa rencontre mais courut dans la maison en s'écriant : « Ivo arrive ! Ivo arrive ! »

La mère était en train de faire la lessive, elle descendit l'escalier à toute vitesse, sécha ses mains à son tablier et serra son cher fils dans ses bras. Le père également, Gretle, les frères, tous en liesse se joignirent à eux, et la mère prit son fils par le bras et le cou et s'empressa de le faire entrer dans la maison.

A ce moment Emmerenz aussi s'approcha et dit : « Je savais que tu allais arriver aujourd'hui, Constantin est là depuis hier déjà ; tu vois, ma tante,

est-ce que j'avais pas dit que je le verrais en premier?», ajouta-t-elle toute réjouie à la mère.

Puis arriva enfin Nazi, qui, après un chaleureux « Bonjour! », enleva à Ivo ses chaussures et lui apporta une paire de pantoufles.

Le plafond de la pièce commune parut très bas à notre étranger, qui s'était habitué à la hauteur des salles du couvent. Il voulut, en s'étirant de façon prodigieuse, l'atteindre de la main, mais c'était encore trop haut pour lui, quoiqu'il eût étonnamment grandi.

La mère prépara bien vite pour Ivo une soupe et un *Pfarrersbraten*; c'est le nom qu'on donne aux beignets, car ce sont ces friandises, prêtes en peu de temps, que l'on sert habituellement aux invités dans les presbytères.

Ivo donna le bretzel à sa mère puis alla retrouver Nazi dans l'étable. Les animaux le reconnurent, la vache de l'Allgäu en particulier tourna la tête vers lui et se laissa volontiers gratter entre les cornes.

« Et alors, tu ne m'as rien rapporté²⁶? » demanda Nazi en riant. Ivo chercha dans son sac et lui donna, sans rien dire, le bretzel qui restait. Il se trouva ainsi libéré de ses doutes sur la bienséance d'apporter quelque chose à Emmerenz; mais quand il revint dans la cuisine, il entendit Emmerenz dire :

« Alors, ma tante, quelle récompense²⁷ vais-je avoir pour avoir annoncé cette bonne nouvelle? »

« Prends le bretzel qu'il m'a apporté. Tu n'auras rien contre, Ivo. Je suppose qu'il est délicieux mais les bretzels sont un peu durs pour mes dents. »

Ivo y consentit aisément, Emmerenz aurait ainsi bel et bien reçu quelque chose de lui; mais il fut extrêmement contrarié qu'elle en donne aussitôt la moitié à l'enfant braillard. Il éprouva surtout beaucoup de ressentiment envers cet enfant qui était déjà si grand et qu'Emmerenz devait encore traîner partout à longueur de temps, si bien qu'on avait souvent l'impression qu'elle allait perdre l'équilibre et tomber à la renverse. C'est pourquoi il lui dit avec un grand sérieux :

« Tu agis mal, Emmerenz, envers toi-même et envers ce petit, quand tu le portes dans tes bras; cet enfant a de bonnes jambes, il peut marcher et doit apprendre à le faire, et toi tu te traînes toute courbée. »

Emmerenz reposa immédiatement l'enfant et, malgré ses cris, elle ne le reprit plus dans ses bras; tout de même, Ivo était maintenant un jeune prêtre et il avait dit que c'était un péché.

Ce blâme au sujet de son activité fut presque la seule marque d'intérêt qu'il témoigna à Emmerenz pendant toute la durée des vacances; c'est

26. Le verbe employé dans le texte allemand est dérivé du mot « Krohm », glosé ainsi en note : « On appelle "Krohm", Kram, un petit cadeau rapporté de voyage ».

27. Le mot employé en allemand est « Bäckebröd », glosé ainsi en note : « pourboire accordé pour l'annonce d'une bonne nouvelle ».

— | | —

tout ce qu'il se croyait en conscience autorisé à faire, mais pas au-delà. La jeune fille le regardait souvent avec des yeux interrogateurs, se demandant pourquoi il s'occupait si peu d'elle.

Il ne lui posa qu'une fois une question, et ce fut la seule qu'il posa en toute une heure :

« Où as-tu donc mis ton chat ? »

« Tu te souviens du rétameur ? Eh bien, cette espèce de canaille a volé mon bon Minet, lui a arraché sa belle fourrure noire et l'a dévoré ! »

L'après-midi, la plupart des villageois firent à Ivo l'honneur de mots de bienvenue. Il s'arrêta volontiers chez eux, cela lui plaisait d'être désormais considéré comme un homme qui a vu du pays. Tous venaient à sa rencontre, lui tendaient la main et s'émerveillaient de sa bonne mine. Mais ce n'était pas uniquement la vanité qui illuminait son visage, un sentiment plus noble y rayonnait aussi : son plaisir le plus grand venait de ce que les gens éprouvaient une ardente joie à être avec lui. L'aspiration la plus profonde de son cœur trouvait là une vraie satisfaction.

Puis le soir, Ivo se sentit pleinement de retour au foyer, lorsqu'il alla se coucher et que sa mère vint pour le border.

Noël blanc, Pâques vert ; il en fut ainsi cette année-là. Le jour suivant était le dimanche de Pâques, tout semblait deux fois plus lumineux et verdoyant. Ivo se tenait de nouveau, comme avant, sous le noyer, dont les tendres feuilles brunâtres étaient encore craintivement recroquevillées sur elles-mêmes ; il observa ses pigeons avec la même délectation, mais il ne chanta plus, car pour lui, c'était désormais malséant.

Après la messe de midi, Ivo se mit en route pour Horb. Dehors, à Scheubuß, dans le jardin de Paul, quelques femmes étaient assises sur le petit muret du pont, près du saule pleureur dont les branches s'entrecroisant formaient des arches. Elles se levèrent toutes avec respect lorsqu'Ivo les salua amicalement, mais l'une se dirigea vers lui et, après s'être plusieurs fois frotté la main à son tablier, elle la lui tendit ; nous la reconnaissons bien, quoiqu'elle ait beaucoup vieilli : c'est la mère Marei.

« Bonjour Ivo », dit-elle, « tu as bien grandi ; je ne te donnerai du "vous" que lorsque tu seras entré au séminaire de Rottenburg. »

« Vous aurez le droit de continuer à me tutoyer, ma tante. »

« Non, non, ça ne se fait pas. »

Les autres femmes s'approchèrent également et observèrent le jeune prêtre, mais aucune n'ouvrit la bouche, tant elles étaient impressionnées.

« Comment vont Mathes et Aloys en Amérique ? » demanda Ivo.

« C'est gentil, ça, de penser à eux. Mon Aloys vient justement de m'écrire de nouveau. Tu sais qu'il est marié depuis longtemps avec Mechtild, tu

vois bien qui c'est, la fille de Mathes, celui de la montagne; ils ont déjà deux enfants, je voudrais bien les voir au moins une fois dans ma vie. On est comme qui dirait à moitié mort, quand on est si diablement loin les uns des autres. Il faut que je voie un jour les enfants de mon Mathes et de mon Aloys, et je ne connais pas non plus ma belle-fille, l'Américaine. Mes gars ne cessent de m'écrire: tu dois venir, tu dois venir; oui, si seulement c'était pas si atrocement loin pour aller jusqu'en Amérique; ils veulent venir me chercher au Havre de grace, et, si Dieu le veut, j'irai à la Pentecôte avec des émigrants de Rexingen. Si Notre Seigneur veut me rappeler à lui, il saura toujours bien me trouver là où je suis. J'ai pas raison, dis?»

Ivo approuva de la tête et Marei, tirant de sa poche un papier soigneusement enveloppé, lui dit: «Regarde, c'est la dernière lettre, fais donc une bonne action, viens ici, lis-la moi encore une fois; je ne sais pas lire. Notre instituteur commence à en avoir assez, et le maître d'école juif me l'a déjà lue aussi trois fois; mais il y a un mot dedans qu'aucun des deux n'arrive à déchiffrer; toi qui as étudié, tu vas certainement savoir.»

Ivo accompagna Marei chez elle, les autres femmes les suivirent, au début timidement, puis avec plus de hardiesse, et elles s'assirent en silence pour écouter.

Ivo lut, et cela fera sûrement plaisir à beaucoup de vieux amis du Tolpatsch²⁸ d'écouter également:

«Nordstetten en Amérique, sur le fleuve Ohio²⁹.

Le 18 octobre 18 –

Chère mère, puisque vous ne savez pas comment je vais, j'ai décidé de vous l'écrire. Depuis le début, je vous ai caché à quel point c'était dur pour moi; maintenant, et avec l'aide de Dieu, c'est passé. J'ai pensé: à quoi bon donner encore du souci à ta chère petite mère, puisqu'elle ne peut de toute façon pas t'aider? Et donc j'ai tout ravalé à l'intérieur, et j'ai siffloté, et comme ça, je m'en suis sorti.»

A cet endroit, Ivo s'interrompit un instant, comme si ç'eût été un enseignement pour lui; puis il continua:

«Maintenant tout va bien, ce n'est pas une mince affaire de devoir se construire une maison et de labourer pour la première fois tous les champs, sans avoir aucune aide ou aucun conseil de personne; mais maintenant c'est plus beau chez moi que chez le Buchmaier. On a bien transpiré, mais

28. Le Tolpatsch (ce qui signifie «le balourd, le maladroit») est le surnom donné à Aloys, héros du premier, et célèbre, récit villageois d'Auerbach. Ce paysan bon et timide est depuis l'enfance un objet de risée pour les villageois, puis victime d'un amour malheureux. Il finit par émigrer aux Etats-Unis.

29. Perrot indique en note: «Cette lettre du bon Tolpatsch est celle dont M. Saint-René Taillandier a dit, dans la *Revue des Deux-Mondes*, qu'elle est un *petit chef d'œuvre de naturel et d'émotion sincère*», p. 158.

on est en bonne santé, et c'est cela qui compte le plus. Beaucoup de nos compatriotes sont ici, et c'est plus dur pour eux que de l'autre côté de l'océan, et ils doivent trimer dans les rues. Il y a ici, quand on débarque sans rien connaître, des tas de beaux parleurs qui viennent vous embobiner jusqu'à ce que vous n'avez plus un sou en poche, et après ça, pffuit... disparus! Il y a, des deux côtés de l'océan, des hommes bien hypocrites; la traversée nettoie l'intérieur des estomacs, mais pas des âmes. Mais heureusement le capitaine du bateau à vapeur, à Mayence, nous a adressés à un groupe de braves hommes, tous allemands, qui, sans se faire payer, indiquent les meilleurs tours et détours et donnent de bons conseils sur tout; aucun d'entre nous n'a eu de problème. Dites-le bien à tous ceux qui veulent encore faire la traversée: ils ne doivent se fier à rien d'autre qu'à cet homme et ses recommandations. Au début, alors que je m'étais un peu éloigné de mon guide, et que j'étais seul à New York, en attendant que Mathes arrive, plus d'une fois je me suis vraiment senti comme au milieu d'un troupeau de bétail. Dieu me pardonne, je sais bien que c'étaient des hommes eux aussi mais ils baragouinaient³⁰ entre eux une langue incompréhensible comme ce nigaud de Français, le Sepple de la rue Frosch, qui jargonne aussi. Eh bien, c'est l'anglais qu'ils causaient entre eux; maintenant je le parle aussi un peu, c'est souvent presque comme de l'allemand, on doit seulement faire une grimace, comme si on s'était cassé les dents sur une pomme encore verte.

Beaucoup d'autres encore sont restés un temps avec nous, mais ils sont dispersés maintenant un peu partout. Ca ne fait rien, nous autres Allemands, on devrait de toute façon rester solidaires. Jusqu'alors je ne considérais que les Wurtembergeois comme mes compatriotes, mais ici on nous appelle tous « les Allemands », et maintenant, quand il y en a un qui arrive de Saxe, c'est pareil pour moi que s'il venait de notre Unterland³¹. Ma foi, j'écris là des choses qui ne vont peut-être pas vous plaire. Mais j'ai tant d'idées qui me tournent dans la tête qu'elles sortent d'un coup avant même que j'aie eu le temps d'y réfléchir.

Et maintenant je dois vous dire encore autre chose. N'avez-vous pas déjà remarqué que j'avais écrit en haut de la lettre *Nordstetten*? Oui, c'est bien cela, et ça ne changera pas. J'ai planté un bâton pas loin de ma maison, avec un écriteau sur lequel j'ai noté en lettres capitales: « Nordstetten ». D'ici peu, beaucoup de gens s'établiront ici, et le nom restera; puis on construira une église, la même que celle qui est au pays, j'ai déjà le monticule qu'il

30. Le verbe utilisé est « welschen », ce qui fait originellement référence aux langues romanes: l'adjectif « welsch » se traduit par « roman, italien, français », et par extension « étranger ».

31. La région appelée Unterland désigne le bassin du Neckar, région viticole qui s'étend entre Stuttgart et Heilbronn, et comprend des villes telles que Ludwigsburg ou Marbach am Neckar.

faut pour ça, juste au-dessus de ma grange, on l'appelle déjà la colline de l'église. Ensuite on fera venir un prêtre de là-bas. Mes champs aussi portent tous les mêmes noms qu'au pays. Moi et ma Mechtild, souvent, le soir, on imagine à quoi ça ressemblera plus tard. Même si on n'est plus là pour le voir, nos enfants et les enfants de nos enfants, eux, le verront, et c'est moi qui serai à l'origine de tout ça. Si un des étudiants de Nordstetten venait ici pour être prêtre, il s'y trouverait bien, mais il devrait aussi travailler aux champs. Nous choisissons ici nous-mêmes le prêtre, nous prenons celui qui nous plaît le plus, nous ne nous laissons imposer personne par le consistoire. Alors les prêtres ne jouent pas aux seigneurs avec nous, ici on est tous pareils, ils sont exactement comme nous, sauf qu'ils ont étudié et ont été consacrés; on en a un, à trois heures d'ici, qui est originaire de Rangendingen. Encore une chose: il y a des hirondelles qui, dès le début, ont fait un nid sur la façade de ma maison. L'automne dernier j'ai accroché à la patte de l'une d'entre elles un papier où j'ai écrit: « Bonjour à tout le monde là-bas », avec mon nom en-dessous. Pauvre imbécile que je suis, j'ai pensé qu'elle irait à Nordstetten, et voilà qu'elle est revenue, avec un papier où il y avait écrit *Χαίρε*, je n'ai encore demandé à personne ce que ça voulait dire, comme s'il y avait écrit "Canaille³²", et que ça allait me faire honte. » –

« Tu sais peut-être, Ivo, ce que ça veut dire? » demanda Marei.

« Bien sûr: *Khairé*, c'est du grec et ça veut dire: Je te salue. »

Les femmes levèrent les bras au ciel, s'émerveillant de la grande science d'Ivo.

« Et où donc est-ce que les hirondelles ont passé l'hiver? » demanda de nouveau Marei.

« Probablement à la Terre de Feu », répondit Ivo et il reprit sa lecture après un temps d'arrêt:

« Je ne me rendais pas compte, quand j'étais encore au pays, que les alouettes chantaient si bien. Imaginez-vous ça: dans ce pays, il n'y a pas d'alouettes, et pas de rossignols non plus; mais il y a plein d'autres beaux oiseaux, et aussi des beaux épicéas et des chênes et d'autres arbres magnifiques, c'est du bois de première qualité.

Chère mère, ça fait déjà huit jours que j'ai écrit cela, et en y repensant, je me dis: eh, tu n'écris que des bêtises! Mais j'ai l'impression d'être assis à côté de vous devant la maison du forgeron Jakob, près du puits, là où passent les gens en demandant « qu'est-ce que vous dites de bon³³? », et

32. Le mot employé en allemand est « Kaibe », accompagné d'une note: « *Kaib*, équivalent de canaille, fripon ».

33. La formule en allemand est « hent ihr gute Roth », commentée dans le récit « Des Schloßbauers Vefele », à la fin d'un long passage consacré aux différentes modalités de salutation dans

mon cœur est si débordant que je ne sais plus par où commencer. Nous sommes grâce à Dieu tous en bonne santé, on apprécie la nourriture et la boisson d'ici, et ça passe bien. Nous avons dû renouveler tous nos vêtements. C'est bien utile que Mechtild ait appris à coudre.

Quand je fais bonne chère, je pense : si seulement ta bonne petite mère était là ! Je vous mettrais de côté ce qu'il y a de meilleur, et je dirais : allez-y, mangez donc, ma petite maman, il y a là un joli petit morceau, vous allez vous régaler chez moi.

Notre Basche grandit à merveille et n'a encore jamais manqué de rien. Ah ! mon Dieu ! si la petite Mareile vivait encore, elle aurait un an à la prochaine saint Michel, c'était un vrai petit ange ; elle n'avait pourtant que trois semaines, mais quand on l'appelait par son nom, elle vous regardait d'un air malin et tendait ses petites mains vers vos yeux. Pour la Fête des Morts on lui élèvera une croix de fer. Ah, doux Jésus ! Cet enfant est maintenant au ciel, et le ciel, c'est quand même la vraie Amérique³⁴.

Il me faut vous en écrire encore davantage sur mon ménage, mais je ne dois plus penser autant à l'enfant, ça me pèse trop sur le cœur. Je dirai, comme l'a dit le curé : le Seigneur l'a donné, le Seigneur l'a repris, que le nom du Seigneur soit loué.

Que Dieu veuille bien tous nous garder unis et en bonne santé. Notre Seigneur m'a d'ailleurs toujours favorisé avec les bêtes, nous n'en avons encore perdu aucune, toutes respirent la santé et c'est pour moi une grande joie que le bétail ait ici toujours assez à manger. Jamais de ma vie je n'oublierai ma douleur face à ces mangeoires misérablement vides, l'été juste avant mon départ au service militaire, où on avait du mal à trouver ne serait-ce qu'un brin de paille. Savez-vous combien on a en a gros sur le cœur, quand on se lève le matin et qu'on ne peut donner aux bêtes que le quart de leur ration, et qu'on voit tout le poids qu'elles perdent ? J'aurais souvent pu mourir de chagrin. Ces pauvres animaux sont attachés, ils ne peuvent ni parler ni s'exprimer et ils doivent supporter tout ce qui leur arrive. Ici, les vaches vont presque toute l'année dans les prés, et elles ont toujours en abondance, et ça n'est encore jamais arrivé que je doive en

la Forêt-Noire, qui changent en fonction des activités en cours. Ainsi cette formule peut être employée par un passant quand il aborde plusieurs personnes en train de discuter. Le narrateur voit dans cette richesse de salutations la preuve de la nature communautaire de la vie rurale, en opposition à la vie citadine anonyme. La traduction que nous avons retenue est celle choisie par Max Buchon : voir *Hébel et Auerbach. Scènes villageoises de la Forêt-noire*, Paris, Berne, Borani et Droz, 1853, p. 89.

34. Perrot commente en note : « Pour les Allemands des bords du Rhin, qui, après l'Irlande, fournissent peut-être le plus grand nombre de colons à l'Amérique du Nord, cette partie du monde est toujours une sorte d'Eldorado, et le point de mire de la plupart de ceux qui aspirent à améliorer leur position. », *op. cit.*, p. 164.

trocarder une³⁵ parce qu'elle a trop mangé. Là-bas au pays, comme elles passent toute l'année à l'étable, elles mangent à s'en faire éclater la panse dès qu'elles se trouvent dans un champ de luzerne; et il en va des bêtes comme des hommes: eux aussi là-bas doivent rester à l'étable, attachés au bourgmestre et aux autres administrateurs, jusqu'à ce qu'il leur pousse des griffes si longues qu'ils ne puissent plus jamais marcher, et si jamais ils arrivent à s'échapper ou qu'on les laisse sortir, les voilà comme fous. C'est un homme, lors d'une assemblée populaire, qui nous a expliqué les choses comme ça. Mère! c'est quelque chose de beau, ces assemblées populaires, c'est comme si on était à l'église; mais non, ce n'est pourtant pas ça, car à l'église il n'y en a qu'un qui parle, et il est le seul à pouvoir parler, alors que là, tous se valent. Vous voyez, je veux vous expliquer comment c'est mais je n'y arrive pas comme il faudrait. Je dois encore vous dire que notre Mathes est un parfait orateur, les mots coulent de sa bouche, comme chez les meilleurs prêtres; ils l'ont déjà élu au conseil, il est très estimé, et le nom de Mathes Schorer suscite le respect de tous. Moi aussi, une fois, j'ai pris la parole devant tout le monde. Je ne sais pas bien comment expliquer, au début j'avais un peu le cœur qui battait, et après c'était comme si j'étais en train de discuter avec vous, en train de vous dire ce que j'avais sur le cœur. Il y a eu de la dispute au sujet d'un Allemand qui est venu, un Wurtembergeois, ou comme on dit ici, un Souabe, qui avait été officier, et gracié par le roi. Il avait tramé un complot dans l'armée et par la suite il a trahi tous ses amis. Ici il s'est fait passer pour un libéral mais une lettre est arrivée de là-bas, disant qu'il était tombé de la charrette du diable, et qu'il était trop mauvais pour la potence. Alors on s'est longuement disputé pour savoir s'il pouvait devenir officier, ici chez nous, et j'ai finalement dit: on trouve toujours un manche pour la pioche. Il doit nous apporter une lettre de ses camarades, comme quoi il se serait comporté avec eux honorablement; je ne peux pas croire qu'un homme du Wurtemberg soit mauvais au point de trahir d'abord le roi, et après encore ses camarades. Et on a décidé comme je l'ai dit. Mais quand j'ai revu l'homme, et que j'ai vu son visage, je me suis dit: tu aurais mieux fait d'abandonner, il a bien la tête de quelqu'un qui vient de voler une chèvre.

Je suis aussi officier, ce qu'on appelle chez nous lieutenant, dans la milice nationale; c'est parce que j'ai fait mon service et que j'ai de la jugeote qu'ils m'ont choisi. On choisit nous-mêmes les officiers: ici, c'est la liberté. Le bourgmestre de Nordstetten n'était que sergent-major. Si je revenais au pays, non, je ne m'habillerais pas comme un officier; je suis un citoyen libre, et cela vaut plus que d'être officier et général, je n'échangerais ma place avec

35. On « trocarde » la vache qui digère mal, c'est-à-dire qu'on lui perce la panse. Le verbe employé en allemand est *stechen*.

aucun roi. Mère, c'est un magnifique pays, l'Amérique; il faut se donner du mal, et pas qu'un peu, mais après on sait pourquoi, on ne se fait pas voler son beurre par la dîme et les taxes. J'habite dans ma ferme, où je n'ai d'ordre à recevoir ni d'un empereur ni d'un roi, et on n'a jamais entendu parler ici du collecteur des impôts. Mon Dieu! quand je repense à celui-là, à la façon dont il traversait le village, sa longue liste à la main, escorté par un garde: les gens pleuraient et criaient, fermaient vivement leur porte. Le collecteur avait pris à un pauvre juif son assiette en étain, sa poêle, et sa lampe de sabbat pour les porter au bourgmestre. C'est une croix, qu'il y ait une telle misère chez nous; je veux dire par là que ça pourrait et devrait être autrement. Mais bon, je ne veux encourager personne à venir de ce côté-ci. Ce n'est pas rien d'être si loin de chez soi, même si on vit bien ici. Souvent une grande détresse me saisit, qui me fait honte, et j'ai alors envie de tout remballer et de partir pour l'Allemagne. Il faut que je revoie l'Allemagne encore une fois, tant que mes yeux sont encore ouverts. Je ne peux pas bien décrire mon état, mais je suis souvent tout bonnement désespéré, à avoir envie de pleurer comme un veau. Je sais bien que, pour un homme, ça n'est pas convenable, mais je n'y peux rien, et je n'ai pas à me gêner avec vous. Je crois bien qu'au fond, c'est que je me languis de vous. Plus de mille fois déjà je me suis dit en moi-même: si seulement ma petite maman était là, ma gentille, si gentille petite maman! si elle pouvait, seulement une fois, s'asseoir là-bas, sur le banc! Vous vous réjouiriez de boire un grand bol de lait – ô doux Jésus! – et de passer du temps avec mon cher Basche, et avec celui qui est actuellement en route. Si jamais je vous ai fait de la peine, pardonnez-moi, pour sûr, il n'y a personne sur terre qui vous aime plus que moi.

J'ai dû souffler un moment, et je reprends maintenant ma lettre. C'est une bonne chose que nous ayons appris à écrire et à lire correctement, je vous remercie mille fois de nous y avoir poussés. Vous ne devez pas croire en tout cas que je sois triste. C'est vrai que je ne suis plus aussi joyeux que dans le temps, j'ai vieilli, ma foi, et j'ai vécu beaucoup de choses; mais il m'arrive parfois d'être si heureux, et si rempli d'amour envers tout ce qui m'entoure sur cette terre, que je suis prêt à siffler, chanter et danser. A d'autres moments ça me fait un peu mal, si je pense à certaines choses, mais alors je fais « Brr! », je m'ébroue comme un cheval, et ça finit bien par partir. Moi et ma Mechtild, on vit comme deux enfants, et notre Basche a des os aussi solides et résistants qu'un jeune veau, et il est dodu comme un cerneau de noix.

Le dimanche, quand on va à l'église, on rapporte du sel à la maison, et les autres choses dont on a aussi besoin, et ma Mechtild dit que c'est aussi du sel que nous rapportons de la messe et du sermon, du sel qui vient du ciel, pour saler notre âme. Mechtild fait souvent comme ça des bons mots et des plaisanteries. Nous nous sommes aussi acheté un roman de cape et d'épée,

Rinaldo Rinaldini, c'est une terrible histoire de brigands, et nous l'avons déjà lue plus de dix fois. L'autre jour, comme je m'étais endormi, Mechtild est arrivée, s'est mise à chanter et m'a réveillé. Justement, en parlant de chansons, j'aurais une demande à vous faire, mais vous ne devez pas vous moquer de moi.

Voyez-vous, quand on est comme moi au loin, dans le vaste monde, et qu'on doit chanter pour soi tout seul, on se rend compte qu'il y a beaucoup de chansons dont on ne connaît que le début, et que, pour le reste, on s'est contenté de fredonner avec les autres, et alors on s'en arracherait les cheveux, parce qu'on ne se souvient plus des paroles, mais rien à faire, ça ne sort pas. Ça fait pareil pour beaucoup de choses: on croit qu'on sait les faire, jusqu'à ce qu'on doive vraiment les faire: et là, mon vieux, débrouille-toi tout seul!

Voilà donc ma demande, mais vous n'avez pas le droit de vous moquer de moi: j'aimerais que le vieil instituteur mette par écrit toutes les chansons de Nordstetten, je suis tout prêt à le payer pour ça. C'est d'accord, vous n'oublierez pas? Et vous me les enverrez ou vous me les apporterez quand vous viendrez.

Il faut encore que je vous raconte quelque chose. Imagine-toi, mère: un mardi, il y a trois semaines, j'étais installé sur ma charrette, en train de réparer le timon – on ne peut pas ici courir d'une traite chez Wagner, donc on doit tout faire soi-même – et comme j'étais assis là, j'entends soudain: « Tu travailles dur, hein, Aloys? » Je lève les yeux, et qui je vois, là, devant moi? Kobbel, le fils du grand Herzle, qui a été à l'armée. On n'était pas les meilleurs amis du monde, mais je n'y ai même pas pensé, je lui ai sauté au cou et je l'ai serré franchement dans mes bras. Je crois bien que si Jörgli³⁶ venait, je lui serrerais aussi la main; je me dirais: après tout, il vient de Nordstetten.

J'ai rassemblé tout le monde à la maison, et j'ai coupé le cou à un coq welche. Kobbel a mangé avec moi, comme n'importe qui l'aurait fait. Les règles concernant les repas, elles valent pour l'ancien monde, mais plus pour le nouveau.

Kobbel est resté huit jours chez moi et m'a aidé aux champs, il est aussi capable qu'un chrétien; cela m'a fait plaisir qu'il ait compris cela: pour un soldat qui a le sens de l'honneur, ça ne se fait pas d'errer ça et là avec son sac en bandoulière. Il veut s'acheter des champs dans le coin, et je vais l'aider, il faut bien que je retrouve ici aussi mes chers juifs de Nordstetten, sinon ça ne serait pas vraiment Nordstetten. Après, il entrera dans la milice nationale. Avec le temps, il pourra lui aussi devenir officier. Ici on ne questionne personne sur ses croyances: tout ce qui compte est d'être vaillant et en bonne santé. Le soir on a mangé tous ensemble, moi, Mechtild, mon beau-frère et

36. Jörgli est le rival heureux d'Aloys.

ma belle-sœur, leurs petits, un garçon et une fille, et Kobbel, et on a chanté des chansons du pays natal, et j'avais l'impression que c'était comme dans le temps, comme ce jour où Maranelle était arrivée avec sa nouvelle quenouille. Mais vous ne devez pas croire que je pense souvent à Maranelle. Je tiens vraiment à ma Mechtild, et elle à moi. Je souhaiterais que tous les gens puissent bien s'aimer de la sorte, et vivre comme ça en bonne entente.

Et maintenant, pour ce qui concerne votre venue. Je ne veux pas vous en prier avec trop d'insistance, Mathes vous écrira à tous : mais si seulement c'était possible – mais non, je ne veux pas vous le demander. Kobbel me dit que notre Xaver va avec Gretle, la fille de Valentin le charpentier. Elle n'aura sûrement pas peur de la traversée et partira avec lui. C'est la même chose, Nordstetten de ce côté-ci ou de ce côté-là.

Répondez-moi vite. Adressez de nouveau la lettre à Mathes, il va plus souvent en ville.

Je vous souhaite de tout cœur tout le bien possible. Pensez à moi de temps en temps. Mechtild, Basche et mes beaux-parents vous saluent cordialement. Ma belle-soeur a appris à Basche à répondre, quand on lui demande « Où est donc ton autre grand-mère ? » : « Là-bas, dans la Forêt-Noire ». Je reste à jamais votre fils dévoué,

Aloys Schorer.



Recevez-la, bonne Maman,
A l'autre bord de l'Océan.

Ceci est la main de mon Basche³⁷, je l'ai recopiée, chère Mère, en suivant les contours de sa main qu'il avait posée sur le papier, parce qu'il restait de la place.»

Ivo devait maintenant encore lire la lettre de Mathes, mais il promit de le faire une prochaine fois, et il reprit sa route, après avoir été raccompagné jusqu'à la porte par la mère reconnaissante, qui essuyait ses larmes.

A la sortie du village il vit sa sœur Gretle qui marchait dans un pré avec Xaver. Il savait maintenant pourquoi sa sœur était toujours d'humeur si sombre et querelleuse: le père ne tolérait pas sa relation avec «l'Américain» - c'est le titre qu'il donnait à Xaver.

D'un bond, très haut dans les airs, Ivo se débarrassa de tout le poids que lui imposait la dignité de son statut. Il sauta et chanta comme jadis, faisant des bonds par-dessus les tas de pierres au bord de la route.

La lettre d'Aloys l'avait vivement impressionné. Il entrevoyait une vie rendue heureuse par le travail et l'indépendance, une vie droite, au sens littéral du mot; il comprenait pour la première fois clairement que l'énergie du corps reste en jachère pendant l'étude, d'où, bien souvent, ce désagréable picotement dans tous les membres, et que la fatigue par là engendrée ne procure jamais la sensation agréable que l'on a après un effort physique. Il se dit qu'il voudrait bien être à la fois prêtre et paysan en Amérique, puis il se mit à songer: il rendrait visite à sa sœur, irait de ferme en ferme, instruirait les enfants et éveillerait dans tous les foyers une bienheureuse vénération pour les choses célestes.

Accompagné par toutes ces pensées il arriva finalement à Horb. La ville ne lui parut plus du tout si belle qu'auparavant, les maisons plus si grosses; il avait vu des choses plus belles depuis.

L'abbé fut enchanté par son élève, et madame Hanklerin, qui était malade et gardait le lit, affirma: «Je me sens tout de suite mieux grâce à ta venue.» Les fils du grand bailli n'étaient plus en ville, car on se souvient que leur père avait été envoyé ailleurs après l'histoire de la hache.

La nuit était déjà tombée lorsque Ivo revint de Horb. Dans le village, il rencontra Constantin qui, entraînant Peter le borgne par la main, parcourait les rues en chantant, avec un groupe de garçons entre deux âges: il leur apprenait de nouveaux airs et leur racontait, dans de grands éclats de rire, les nombreux tours et farces qu'il avait faits à ses professeurs du petit séminaire. Ivo, silencieux, les accompagna quelque temps, mais arrivé devant sa maison il leur souhaita bonne nuit et rentra.

37. Nous reproduisons ici l'image de la main de l'enfant: elle est tirée de l'édition française de 1852, mais conforme à la version originale.

Pendant tout le temps des vacances Ivo resta beaucoup seul. Soit il se promenait, solitaire, dans les champs, soit il s'entraînait à la maison sur le cor de chasse qu'il avait emprunté à Konrad le boulanger. Pourtant sa mère le pressait continuellement de sortir et de ne pas rester toujours à la maison. Il allait aussi parfois aux champs avec le nouvel instituteur. Il ne se joignait à Constantin que lorsqu'il ne pouvait pas l'éviter.

Une grande douleur serrait le jeune cœur de notre Ivo, il prenait conscience de la mésentente, mal dissimulée, entre ses parents ; auparavant il n'en avait rien remarqué, il avait grandi au cœur de ce foyer, il n'en connaissait pas les défauts, puis au couvent la vie à la maison avait pris comme par magie les couleurs paradisiaques d'une paix éternelle dont toute amertume, toute dureté, pour autant qu'il en ait gardé trace dans son âme, étaient oubliées.

Donc, revenu dans le foyer parental avec une conscience nouvelle et une certaine image de la perfection, beaucoup de choses lui parurent distordues et déchirées, peut-être pires qu'elles n'étaient en réalité. Il venait d'une maison où tout marchait selon des lois fixes et apparemment immuables : là-bas, tout était réglé comme une horloge, sans réflexion ni contradiction, et, même si la contrainte du couvent l'oppressait beaucoup, elle n'avait pourtant rien à voir avec cette libre association qu'est une famille, où chacun, d'après ses propres dispositions, œuvre pour l'ensemble, et où éclatent nécessairement beaucoup de débats et de bruyantes remises au pas. Si la grande agitation de la maison, qui allait jusqu'à des échanges très vigoureux, lui paraissait étrangère, et qu'il regardait les gens avec étonnement, il hochait souvent la tête en voyant les manières de faire de son père. Lorsque la mère gardait le silence en écoutant Valentin projeter la construction de maisons « à vendre », celui-ci s'écriait : « Nous y revoilà : ce que je raconte, ça t'est complètement égal ; qu'un chien aboie, ou que ce soit moi qui parle, pour toi c'est la même chose. » Si elle le contredisait, il disait, piqué au vif : « Toujours le même refrain, quand j'ai quelque chose en vue, eh bien, ça ne te va jamais. » Si par la suite la mère le traitait avec douceur, comme un homme atteint de mélancolie, et qu'il s'en rendait compte, il se mettait alors à pester. Si elle lui tenait tête fermement et refusait de se laisser faire, il lui disait : « Dieu le sait bien, tu ne vis tout simplement pas pour moi, tu vis pour tes enfants ; ça t'arrangerait bien que je meure, hein ? », sur quoi il s'asseyait, ne mangeait ni ne buvait rien et restait sans parler, ou bien il se rendait à l'auberge ; mais il ne s'y faisait rien servir à manger ; il savait en effet que cela offenserait sa femme, parce que les gens en parleraient, il préférait donc encore aller au lit avec la faim au ventre.

Quand ces incidents se produisaient, Christine regardait son cher Ivo avec une inexprimable douleur. Elle voyait, sur le visage de son fils, toute

la peine que son martyr lui causait, et elle s'efforçait d'autant plus de tout dissimuler et étouffer; les autres enfants avaient davantage l'habitude de ce genre d'événements, cela ne les affligeait plus autant.

Christine voyait bien qu'elle devait avoir une conversation avec son plus jeune fils; elle s'assit donc un soir à son chevet et dit: « Ecoute, ton père est le meilleur homme du monde mais il a une nature malheureuse, il est insatisfait de lui-même parce qu'il néglige bien des choses et que tout ne va pas selon son idée; or il aimerait justement que les autres soient tout le temps contents de lui. Quand il voit que ce n'est pas le cas, et que ça ne peut pas être le cas, cela ne fait qu'exciter son démon intérieur, je dois alors en répondre devant mes enfants, et ne peux pas dire à voix haute que tout part à vau-l'eau. Pour ma part je serais bien capable de manger du pain sec pendant toute ma vie, mais dans l'intérêt de mes enfants, je ne peux admettre que nous soyons d'ici cinq ans réduits à la mendicité et qu'ils se retrouvent eux-mêmes livrés à la brutalité de gens inconnus. Tu sais, il n'aime personne au monde plus que moi, il donnerait immédiatement sa dernière goutte de sang pour moi, et je ferais pareil pour lui; mais il veut prendre une hypothèque sur notre maison et nos biens, et construire des maisons avec le menuisier Koch pour les vendre, et je dois également signer. Et ça, je ne le ferai pas, pas même si on me donnait dix chevaux, c'est la propriété de mes enfants, je dois agir envers eux comme une mère se doit de le faire. Nous ne sommes désormais plus des gens riches, mais les pauvres n'ont pas à en souffrir, ils doivent recevoir leur dû, même si je dois pour cela m'ôter le pain de la bouche. Oui, mon cher Ivo, écoute bien ce que te dit ta mère: quoi qu'il t'arrive dans le futur, n'oublie jamais les pauvres; le grain se multiplie, quand on puise dans les réserves qu'on a au grenier, et Notre Seigneur bénit le pain dans la huche pour qu'il soit plus nourrissant. N'est-ce pas, mon gentil Ivo, que tu aimes bien ton père? C'est le meilleur homme sur terre. N'est-ce pas que tu as du respect pour lui? Tu fais sa fierté, et s'il ne te le dit pas, c'est qu'il en est incapable. Quand il revient de l'auberge de l'Aigle, où tous chantent tes louanges parce que Gregor, le fils de Christle le tailleur, dit tant de bien de toi dans ses lettres, eh bien, à ce moment-là, on peut le mener par le bout du nez. Prends la ferme décision de ne jamais te laisser égarer, et ne sois pas en peine. Ce qu'on décide fermement de faire, on y arrive, crois-moi. »

Ivo approuva d'un hochement de tête et embrassa la main de sa mère, mais une profonde mélancolie accablait son âme: ce paradis qu'était le foyer parental avait sombré sous ses yeux, seule sa mère planait encore au-dessus, tel un ange de lumière, et il finit par se dire tout bas: « Ce n'est pas un hasard qu'elle s'appelle Christine, elle est exactement comme le

Sauveur, elle se charge, en souriant, de la plus lourde des croix, elle ne veut rien pour elle mais tout pour les autres.»

Tant et si bien qu'Ivo vit s'approcher la fin des vacances avec moins de peine qu'il n'avait pensé à son arrivée.

RÉSUMÉ DE LA FIN DU RÉCIT

Ivo retourne au petit séminaire à Ehingen, où il développe une amitié passionnée avec le jeune Clemens. Les frères aînés d'Ivo ayant commencé à travailler aux champs, Nazi se trouve congédié. Nul ne sait où il part. Emmerenz en revanche commence à travailler pour les parents d'Ivo. Les années passent et Ivo s'apprête à entrer au grand séminaire de Tübingen. Il quitte le monastère d'Ehingen non sans une certaine nostalgie. (Ch IX. Les amis)

Pendant les vacances d'été, lors d'un voyage pour rendre visite à Clemens de l'autre côté du Wurtemberg, en direction de la France, Ivo retrouve par hasard Nazi. Celui-ci est désormais berger et lui raconte son passé, tenu secret jusque-là. Il est le fils d'un paysan aisé, originaire de la partie occidentale de la Forêt-Noire. Il devait hériter de la ferme de son père, mais des conflits familiaux ont éclaté et, dans un élan de jalousie amoureuse, il a manqué tuer son propre frère. Il s'est enfui pour expier sa faute. Il a pourtant le mal du pays et aimerait retourner un jour chez lui. (Ch X. Retrouvailles)

Au grand séminaire de Tübingen, Ivo retrouve Clemens, ainsi que Constantin (celui qui avait par accident blessé Peter à l'œil). Constantin est toujours aussi dissipé et réfractaire à l'idée d'être prêtre: il veut être fermier. Il prend la décision de quitter le séminaire lorsque, ayant tiré un bon numéro, il est assuré d'échapper à la conscription. Il manœuvre pour se faire renvoyer du grand séminaire afin de ne pas avoir à rembourser de frais. Clemens se prend de passion pour une jeune fille: apprenant son prochain mariage, il tombe gravement malade. Il en ressort transformé, exalté religieusement, et désormais fermement résolu à lutter contre toutes les tentations terrestres. Il se livre à des mortifications, envisage de partir comme missionnaire en Afrique. Fasciné par la lecture de récits hagiographiques, il veut devenir moine franciscain. Ivo est désemparé devant les tourments qui se sont emparés de l'âme de Clemens. (Ch XI. L'internat)

Lors des vacances suivantes, Ivo retrouve Constantin à Nordstetten et il est troublé d'apprendre que Constantin fait la cour (en vain) à Emmerenz. Ivo se rend à l'auberge avec ses amis, afin de prouver qu'il n'est pas devenu fier et hautain. Les chants se multiplient au cours de la soirée. Ivo constate non sans troubles à quel point sa vie studieuse est éloignée de celle des autres hommes. Il recommence à parler à Emmerenz, avec qui il gardait

auparavant ses distances, et se mêle de plus en plus aux villageois. (Ch XII. Le petit étudiant)

De retour au grand séminaire, Ivo avoue à Clemens son amour pour Emmerenz. Cela les éloigne de plus en plus, d'autant qu'Ivo tend à remettre en question les dogmes, affirmant par exemple vénérer davantage la figure de Jésus vivant et prêchant que celle du martyr sur la croix. Clemens réagit violemment, allant jusqu'à frapper son ami. La rupture entre eux est consommée lorsqu'Ivo refuse de faire pénitence ainsi que Clemens l'y encourage. Ivo ne perd pas la foi mais il prend conscience du besoin qu'il a de se livrer à un travail manuel, d'avoir une vie active. Il commence à remettre en question sa vocation, se disant en son for intérieur qu'il aimerait n'être prêtre que le dimanche, et que « la théologie corrompt la religion »³⁸. La vraie malédiction de l'homme, pense-t-il, n'est pas le travail mais l'incapacité à satisfaire le désir de savoir. Le travail saint de la terre est objet d'un fervent éloge. Christine, la mère d'Ivo, subit une grave opération chirurgicale, avec un courage exemplaire qui force l'admiration de tous, et entraîne une métamorphose chez Valentin, le père d'Ivo, désormais patient et plein de sollicitude envers sa femme. Ivo retrouve dans le foyer parental de nouveau uni l'image paradisiaque de son enfance. Il souffre à la perspective de devoir renoncer à cet attachement humain, d'autant que chaque séjour à Nordstetten le rapproche d'Emmerenz. (Ch XIII. Le conflit)

Clemens a quitté Tübingen et finit ses études dans un monastère de Bavière. Ivo annonce à ses parents qu'il n'a pas la vocation et veut renoncer à être prêtre. Valentin réagit avec une grande violence, s'inquiétant notamment des frais à rembourser, mais ce sont les pleurs de sa mère qui décident finalement Ivo à persévérer dans la carrière ecclésiastique. Cependant Christine est troublée car elle devine qu'Ivo a pris cette décision pour lui plaire. Elle dépêche en secret Emmerenz à Tübingen pour faire savoir à son fils qu'il doit se sentir libre de son choix. (Ch XIV. La chute)

Muni de son seul cor, Ivo quitte le séminaire, juste après l'enterrement de Bartel qui s'est suicidé. Il se confie à Dieu et décide de se rendre vers Strasbourg, avec pour projet de travailler dans une ferme ou de jouer de la musique afin de gagner l'argent lui permettant d'émigrer aux États-Unis. Après avoir croisé en route Florian, un ancien compatriote de Nordstetten, il arrive finalement dans le pays de Nazi. Celui-ci y est revenu depuis deux ans et, après la mort de son frère, il a hérité de la ferme et se trouve désormais riche. Les deux amis se revoient avec bonheur : Ivo s'installe auprès de Nazi, qui lui fait don de sa scierie afin qu'il s'établisse et épouse

38. Ce qui suscite le commentaire suivant de Perrot : « Le jeune lecteur comprendra fort bien que cette sortie contre la théologie n'est ici que la boutade d'une tête de 18 ans troublée par la passion. », *op. cit.*, p. 277.

Emmerenz. Les villageois de Nordstetten, et les parents d'Ivo, le voyant installé dans une vie rangée, acceptent finalement son choix. Le récit se termine sur le bonheur d'Ivo, Emmerenz et Nazi à être tous réunis, menant une vie sereine et baignée par la musique, qui propage vers les autres ses échos généreux et apaisants. (Ch XV. La rédemption)

